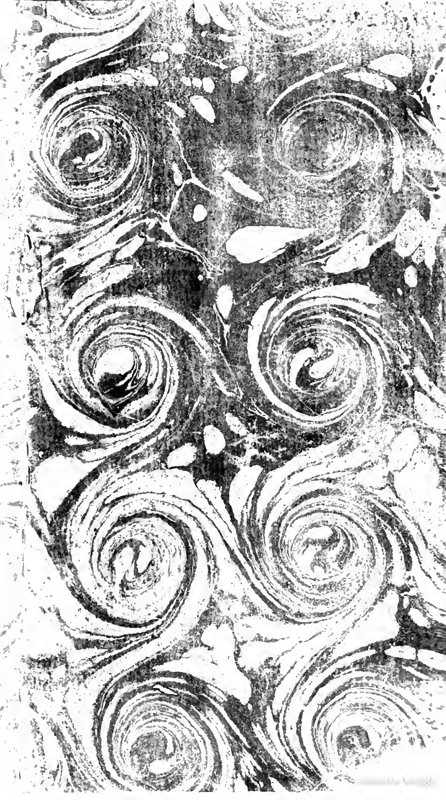








REVOLUTIONS

DE

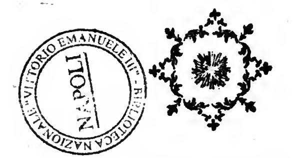
PORTUGAL,



REVOLUTIONS DE PORTUGAL,

Par M. l'Abbé DE VERTOT, *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION, revûe & augmentée.

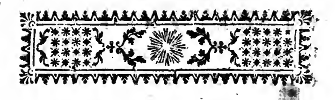


A PARIS,

Chez DURAND, neveu, rue S. Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



PREFACE.

QUOIQUE l'hiſtoire de la Conjuration de Portugal ait déjà paru, on peut dire qu'on trouve, dans les différentes Editions qu'on en a faites depuis, comme un Ouvrage nouveau, par les différens morceaux que l'Auteur a jugé à propos d'y ajouter, & qui en ſont même la cauſe, ou des ſuites néceſſaires : & c'eſt cette augmentation d'événemens qui a engagé à ſubſtituer le

titre de *Révolutions* à celui de *Conjuration*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les chefs n'avoient pour objet que de rendre la Couronne à un Prince qu'ils en regardoient commeé l'hritier légitime. L'Auteur remonte sommairement jusqu'aux commencemens de cette Monarchie : il passe à la funeste révolution qui arriva sous le régne de Dom Sebastien. On voit de quelle maniere les Castillans, sous le régne de Philippe II se rendirent maîtres de cet Etat ; avec quelle heureuse témérité un petit nombre de

Fidalques & de Gentils-hommes Portugais les en chasserent sous le régne de Philippe IV; de nouvelles conjurations, formées par les partisans & les créatures de ce Prince, pour y rétablir son autorité : enfin l'Auteur, après avoir fait voir le Duc de Bragance sur le Trône, descend jusqu'à l'abdication du Roi Alphonse VI, son fils, & à la Régence de Dom Pedre, pere du Roi qui régne aujourd'hui.

On verra dans cet Ouvrage un Prince qu'on croit du Sang de nos Rois, & sorti d'un petit-fils de Hu-

gues Capet, signaler son zèle & son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, se faire de ses conquêtes un Etat Souverain, & devenir la tige de la Maison Royale qui régne aujourd'hui si glorieusement; ses Successeurs conserver les Etats qu'il leur avoit laissés par de nouvelles conquêtes, & après avoir souvent triomphé de la puissance & de la valeur des Castillans leurs voisins, porter les armes en Asie & en Afrique, y faire des établissemens considérables, &, ce qu'on ne peut trop es-

timer, y faire connoître le vrai Dieu dont les Barbares ignoroient jusqu'au S. Nom.

Le Roi Dom Sebastien, à leur exemple, ne trouvant plus d'Infidèles à combattre dans ses Etats, les va chercher jusques en Afrique; passe la mer avec une poignée de Soldats, & entreprend avec plus de zèle que de prudence de détrôner un Souverain, grand Capitaine, qui se trouvoit à la tête de soixante mille hommes, & qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa Couronne passe sur la tête de Dom Henri, son grand oncle,

Prince âgé de ſoixante-ſept ans, Prêtre, Cardinal & Archevêque d'Evora, & qui ne régna que ſeize mois. Sa mort fait éclater les prétentions de différens Princes qui ſe portoient pour ſes héritiers. Philippe II, Roi d'Eſpagne, le plus puiſſant de tous, décide la queſtion par la force des armes : il ſe rend maître du Portugal par la valeur du fameux Duc d'Albe, le plus grand Capitaine des Caſtillans ; & les Succeſſeurs de Philippe gouvernent ce nouvel Etat comme un pays de conquête.

Les Portugais, Nation

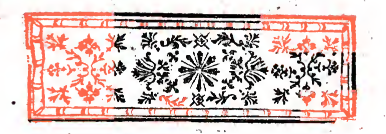
brave, courageuſe & impatiente du joug étranger, s'en délivrent par une conſpiration de la Nobleſſe : le Duc de Bragance eſt porté ſur le Trône ; & ſans être ni Soldat, ni Capitaine, il s'y maintient par ſa prudence, par la douceur de ſon Gouvernement, & ſur-tout par l'habileté & les ſages conſeils de la Reine ſa femme. Cette Princeſſe, après ſa mort, fait éclater ſa capacité dans le grand art de régner pendant une Régence tumultueuſe, & encore plus agitée par des intrigues de Cour, que par les armes des

Caſtillans. Enfin on verra un fils peu reconnoiſſant, qui, à la faveur de ſa Majorité, l'éloigne du Gouvernement, mais qui dans la ſuite perd lui-même ſon autorité par l'habileté d'un frere, qui ſur des raiſons autoriſées par les Loix, & ſoutenues du crédit & de la force de ce Prince, le priva de ſa liberté, de ſa Couronne, & lui enleva juſqu'à la Reine ſa femme, qu'il épouſa depuis.

Tels ſont les ſujets qu'on traite dans cet Ouvrage, qu'on a tirés d'Hiſtoriens Portugais & Eſpagnols. On

les a préférés aux Etrangers, & ſurtout dans les endroits, où les Ecrivains partiſans de la Cour d'Eſpagne, conviennent de bonne foi des avantages que remporterent les Portugais dans cette fameuſe révolution. On oſe eſpérer que les Lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un Ecrivain, qui n'eſt ni Caſtillan, ni Portugais, & qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui de la vérité, & qui naît du fond même des événemens qu'il rapporte.

REVOLUTIONS



HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE
PORTUGAL.

LE PORTUGAL fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, & dont la plupart des Provinces portent le titre de Royaume : celui de Portugal est situé à l'Occident de la Castille, & sur les

rivages de l'Océan les plus au couchant de l'Europe : ce petit Etat n'a au plus que cent dix lieues de longueur, & cinquante dans sa plus grande largeur : le terroir en est fertile, l'air sain, & les chaleurs, ordinaires sous ce climat, se trouvent tempérées par des vents rafraîchissans, & par des pluies fécondes. La Couronne est héréditaire, l'autorité du Prince absolue : il se sert utilement du redoutable Tribunal de l'Inquisition, comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers & présomptueux, atta-

tachés à la religion ; mais plus ſuperſtitieux, que dévots. Tout eſt prodige parmi eux ; & le Ciel, ſi on les en croit, ne manque jamais de ſe déclarer en leur faveur d'une maniere extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du pays : leurs Hiſtoriens les font deſcendre de la poſtérité de Tubal. On ne peut gueres remonter plus haut, même avec le ſecours de la fable. Chaque Nation a ſa chimere au ſujet de ſon origine. Ce qui eſt de certain, c'eſt que les Carthaginois & les Romains ſe diſputerent

l'empire de ces Provinces, & l'ont possédé successivement. Les Alains, les Sueves, & les Vandales, & toutes ces Nations barbares, qui, sous le nom général de Gots, inonderent l'Empire vers le commencement du cinquieme siecle, s'emparerent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelquefois des Rois particuliers, & quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des Princes qui régnoient en Castille.

712. Ce fut au commencement du huitieme siecle, & sous le regne de RODERIC, le dernier Roi des

Gots, que les Maures, ou, pour mieux dire, les Arabes, sujets du Caliphe Valid Almanzor, passerent d'Afrique en Espagne, & s'en rendirent les Maîtres. Le Comte Julien, Seigneur Espagnol, les introduisit dans le pays, & facilita leur conquête, pour se venger de l'outrage que Roderic avoit fait à sa fille.

Ces Infideles étendirent leur domination depuis le Détroit jusqu'aux Pyrenées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les Chrétiens se réfugierent sous le commandement du Prince Pelage, qui jetta les fon- 717.

demens du Royaume de Leon, ou d'Oviédo.

Le Portugal ſuivit la deſtinée des autres Provinces d'Eſpagne : il paſſa ſous la domination des Maures. Ces infideles y établirent différens Gouverneurs, qui, après la mort du Grand Almanzor, ſe rendirent indépendans & s'érigerent en petits Souverains. L'émulation & la différence d'intérêt les déſunit, & le luxe & la molleſſe acheverent de les perdre.

HENRI Comte de Bourgogne, * & iſſu de Robert

* Théodore Godefroy ; dans ſon Traité de l'origine des Rois de Portugal.

Roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du 12e siecle. Ce Prince, animé du même zele qui forma en ces temps-là tant de Croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les infideles. Il fit ses premieres Armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar, ce Capitaine si célebre sous le nom du Cid. Il se distingua, dans ces guerres de Religion par une valeur extraordinaire. Alphonse VI. Roi de Castille & de Leon, lui confia depuis le commandement de ses Armées. On prétend que

le Prince François défit les Maures en dix-ſept batailles rangées, & qu'il les chaſſa de cette partie du Portugal qui eſt vers le Nord. Le Roi de Caſtille, pour attacher à ſa fortune un ſi grand Capitaine, lui donna en mariage une des Princeſſes ſes filles, appellée Thérefe, & ſes propres conquêtes pour dot & pour récompenſe. Le Comte les étendit par de nouvelles victoires. Il aſſiégea & prit les Villes de Liſbonne, de Viſée & de Conimbre : il eut le même ſuccès dans les trois Provinces entre Douro & Minia. Henri en forma une ſouverai-

neté conſidérable ; & ſans être Roi, & ſans en avoir pris le titre, il jetta les fondemens de celui de Portugal.

Le Prince Alphonſe ſon fils ſuccéda à ſa valeur & à ſes Etats : il les augmenta même par de nouvelles Conquêtes. Ce ſont des Héros qui fondent les Empires, & des lâches qui les perdent.

Les ſoldats du Comte Al- 1139.
phonſe le proclamerent Roi, après une grande Victoire qu'il avoit remportée contre les Maures ; & les Etats généraux, aſſemblés à Lamego, lui confirmerent cet auguſte Titre, qu'il laiſſa avec juſtice

à ses Successeurs. Ce fut dans cette Assemblée des Principaux de la Nation qu'on établit les Loix fondamentales touchant la succession à la Couronne. *Que le Seigneur Alphonse Roi vive, & qu'il regne sur nous*, ainsi que porte le premier Article de ces Loix. *S'il a des enfans mâles, qu'ils soient nos Rois : le fils succedera au pere, puis le petit fils, & ensuite le fils de l'arriere petit-fils, & ainsi à perpétuité dans leurs descendans.*

ARTICLE II.

Si le fils aîné du Roi meurt pendant la vie de son pere, le

ſecond fils, après la mort du Roi ſon pere, ſera notre Roi, le troiſiéme ſuccédera au ſecond, le quatriéme au troiſiéme, & ainſi des autres fils du Roi.

ARTICLE. III.

Si le Roi meurt ſans enfans mâles, le frere du Roi, s'il en a un, ſera notre Roi; mais pendant ſa vie ſeulement. Car après ſa mort le fils de ce dernier Roi ne ſera pas notre Roi; à moins que les Evêques & les Etats ne l'éliſent; & alors ce ſera notre Roi; ſans quoi il ne pourra l'être.

ARTICLE IV. & V.

Si le Roi de Portugal n'a

point d'enfant mâle, & qu'il ait une fille, elle sera Reine, après la mort du Roi, pourvu qu'elle se marie avec un Seigneur Portugais : mais il ne portera le nom de Roi que quand il aura un enfant mâle de la Reine qui l'aura épousé. Quand il sera dans la compagnie de la Reine il marchera à sa main gauche, & ne mettra point la Couronne royale sur sa tête.

ARTICLE VI.

Que cette Loi soit toujours observée, & que la fille aînée du Roi n'ait point d'autre mari qu'un Seigneur Portugais, afin que les Princes

étrangers ne deviennent point les Maîtres du Royaume. Si la fille du Roi épousoit un Prince ou un Seigneur d'une Nation Etrangere, elle ne sera pas reconnue pour Reine ; parce que nous ne voulons point que nos Peuples soient obligés d'obéir à un Roi qui ne seroit pas né Portugais ; puisque ce sont nos Sujets & nos Compatriotes, qui, sans le secours d'autrui, mais par leur valeur & aux dépens de leur sang, nous ont fait Roi.

C'est par de si sages Loix que la Couronne s'est conservée pendant plusieurs siecles dans la Royale Maison d'Alphonse. Ses Successeurs

en augmenterent l'éclat & la puiſſance par les Conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, & depuis dans l'Amérique. On ne peut donner de trop juſtes louanges aux Portugais, qui dans ces entrepriſes ſi éloignées & ſi ſurprenantes, n'ont pas fait paroître moins de courage que de conduite : mais, parmi les avantages que leur ont donné des Conquêtes ſi étendues, ils ont celui de porter la Religion Chrétienne & la connoiſſance du vrai Dieu dans les Royaumes idolâtres & chez des Barbares, où des Miſſionnaires Portu-

gais n'ont pas fait des Conquêtes spirituelles moins considérables. Tel étoit le Royaume de Portugal vers l'an 1557. quand le Roi Dom Sébastien monta sur le Trône. Il étoit né posthume, & fils du Prince Dom Jean, qui étoit mort avant le Roi Dom Jean III. son pere, fils du Grand Roi 1557. Emmanuel.

Dom Sébastien n'avoit gueres plus de trois ans quand il succéda au Roi son ayeul. On confia pendant sa minorité la régence de l'Etat à Catherine d'Autriche son ayeule, fille de Philippe Premier, Roi de Castil-

le, & sœur de l'Empereur Charles Quint. Dom Alexis de Menezés, Seigneur qui faisoit profession d'une piété singuliere, fut nommé pour Gouverneur du Prince; & le Pere Dom Louis de Camara, de la Compagnie de JESUS, fut chargé du soin de ses études.

De si sages Gouverneurs n'oublierent rien pour former de bonne heure ce Prince à la piété, & pour lui inspirer en même temps des sentimens pleins de gloire & dignes d'un Souverain: mais on porta trop loin des vûes si nobles & si chrétiennes. Menezés n'entretenoit Dom Sébastien

Sébastien que des Conquêtes que les Rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes & sur les côtes d'Afrique. Le Jésuite, de son côté, lui représentoit à tous momens, que les Rois, qui ne tenoient leur Couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs Etats, & sur-tout dans tant de pays éloignés où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuses & guerrieres, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune Prince naturellement impétueux &

plein de feu. Il ne parloit plus que d'entreprises & de projets de conquêtes ; & à peine eut-il pris le Gouvernement de ses Etats, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment, tantôt avec des Officiers, & souvent avec des Missionnaires & des Religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'Apôtre à la gloire de Conquérant.

La Guerre Civile, qui s'étoit allumée dans le Royaume de Maroc, lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle & son courage. Muleï Mahamet avoit

ſuccédé à Abdala ſon pere, dernier Roi de Maroc : mais Muleï Moluc, ſon oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter ſur le Trône à ſon préjudice, & contre la diſpoſition de la Loi des Chérifs, qui appelloit ſucceſſivement à la Couronne les freres du Roi, préférablement à ſes propres enfans. Ce fut le ſujet d'une guerre ſanglante entre l'oncle & le neveu. Muleï Moluc, Prince plein de valeur, & auſſi grand politique que grand Capitaine, forma un puiſſant parti dans le Royaume, & gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chaſ-

ſa de ſes Etats & de l'Afrique.

Le Prince dépouillé paſſa la mer, & vint chercher un aſyle dans la Cour de Portugal : il repréſenta à Dom Sébaſtien, que malgré ſa diſgrace il avoit encore conſervé dans ſon Royaume un grand nombre de partiſans ſecrets, qui n'attendoient que ſon retour pour ſe déclarer ; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mortelle qui le conſumoit inſenſiblement ; que le Prince Hamet, frere de Moluc, étoit peu eſtimé dans ſa Nation ; que dans cette conjoncture il n'a-

voit besoin que de quelques troupes pour paroître sur les frontieres; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets; & que si par son secours il pouvoit recouvrer sa Couronne, il la tiendroit à foi & à hommage de celle de Portugal, & même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête, que sur celle d'un Usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordi-

naires au Roi Maure, & lui promit de le rétablir ſur le Trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il ſe flatoit d'arborer bientôt la Croix ſur les Moſquées de Maroc. En vain les plus ſages de ſon Conſeil tâcherent de le détourner d'une entrepriſe ſi précipitée : ſon zele, ſon courage, la préſomption, défaut ordinaire de la jeuneſſe, & ſouvent celui des Rois; les flatteurs même, inſéparables de la Cour des Princes : tout ne lui repréſentoit que des victoires faciles & glorieuſes. Ce Prince, entêté de ſes propres lumieres, ferma l'oreille à tout

ce que ſes miniſtres lui purent repréſenter ; & comme ſi la ſouveraine puiſſance donnoit une ſouveraineté de raiſon, il paſſa la mer malgré les avis de ſon Conſeil, & il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puiſſant Roi, & le plus grand Capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des deſſeins & du débarquement du Roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de ſon Royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux ſoldats &

aguerris ; mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience & la capacité du Prince qui les commandoit, que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées ; & il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes & de Milices qui étoient accourus à son secours ; mais plus propres à piller qu'à combattre, & toujours prêts à fuir, ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée Chrétienne. Ces infideles, répandus

pandus dans la campagne, venoient à tous momens escarmoucher à la vûe du Camp, & ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchés, & pour entretenir, par une peur simulée, la confiance téméraire de Dom Sébastien.

Ce prince, plus brave que prudent, & qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchemens, & marcha contre Moluc comme à une victoire certaine. Le Roi barbare s'éloigna d'abord, com-

me s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive : il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à Dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces & du succès de cette guerre. Le Roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite : mais Moluc ne le vit pas plutôt éloigné de la mer & de sa Flotte, qu'il fit ferme dans la plaine ; & il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant pour enfermer toute l'armée

Chrétienne. Il avoit mis le Prince Hamet ſon frere à la tête de ce corps : mais, comme il n'étoit pas prévenu en faveur de ſon courage, il lui dit, que c'étoit uniquement à ſa naiſſance qu'il devoit ce commandement ; mais que s'il étoit aſſez lâche pour fuir, il l'étrangleroit de ſes propres mains, & qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il ſe voyoit mourir lui-même, & ſa foibleſſe étoit ſi grande, qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à ſon dernier jour. Il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de ſa vie. Il rangea lui-même ſon

armée en bataille, & donna tous les ordres avec autant de netteté d'eſprit & d'application, que s'il eût été en parfaite ſanté. Il étendit même ſa prévoyance juſqu'aux événemens qui pouvoient arriver par ſa mort, & il ordonna aux Officiers, dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec ſoin la nouvelle; & que, pour entretenir la confiance des ſoldats, on feignît de venir prendre ſes ordres & que ſes Aides de Camp s'approchaſſent à l'ordinaire de ſa litiere comme s'il eût été encore en vie. En quoi on ne

peut assez admirer le courage & la magnanimité de ce Roi barbare, qui compassa tellement ses ordres & ses desseins avec les derniers momens de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée ; & autant par signes & par sa présence, que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur Religion & de leur patrie.

La bataille commença de part & d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux Armées s'ébranlerent ensuite & se chargerent avec

beaucoup de fureur : tout ſe mêla bientôt. L'infanterie Chrétienne, ſoutenue des yeux de ſon Roi, fit plier ſans peine celle des Maures, la plupart compoſée de ces Alarbes & de ces Vagabonds dont nous venons de parler. Le Duc d'Aveiro pouſſa même un corps de cavalerie, qui lui étoit oppoſé, juſqu'au centre & à l'endroit qu'occupoit le Roi de Maroc. Ce Prince, voyant arriver ſes ſoldats en déſordre & fuyans honteuſement devant un ennemi victorieux, ſe jetta à bas de ſa litiere, & plein de colere & de fureur, il vouloit, quoique mourant,

les ramener lui-même à la charge. Ses Officiers s'oppoſoient envain à ſon paſſage ; il ſe fit faire jour à coups d'épée : mais ſes efforts achevant de conſommer ſes forces, il tomba évanoüi dans les bras de ſes Ecuyers : on le remit dans ſa litiere ; & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis ſon doigt ſur ſa bouche, comme pour leur recommander le ſecret, il expira dans le moment, & avant même qu'on eût pû le conduire juſqu'à ſa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux parties. Les Chrétiens paroiſſoient juſque-là avoir de l'avantage :

mais la cavalerie des Maures, qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de Dom Sébastien. Les Maures chargerent ensuite de tous côtés la cavalerie Portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tomberent en se retirant sur leur infanterie, & elles y portent avec la crainte le désordre & la confusion.

Les Infideles se jetterent aussitôt, le cimeterre à la main, dans ces bataillons ouverts & renversés, & ils vainquirent sans peine des

gens étonnés & déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la fuite un combat qu'un carnage. Les uns se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite : mais, comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontroient par tout l'ennemi & la mort. L'imprudent Dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eut pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eut voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité, que les Maures avoient

massacrés, & que lui-même avoit pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahemet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite; mais il se noya en passant la riviere de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands Princes, & tous trois d'une maniere différente; Moluc par la maladie; Mahamet dans l'eau, & Dom Sebastien par les armes.

Le 4 Août 1578.

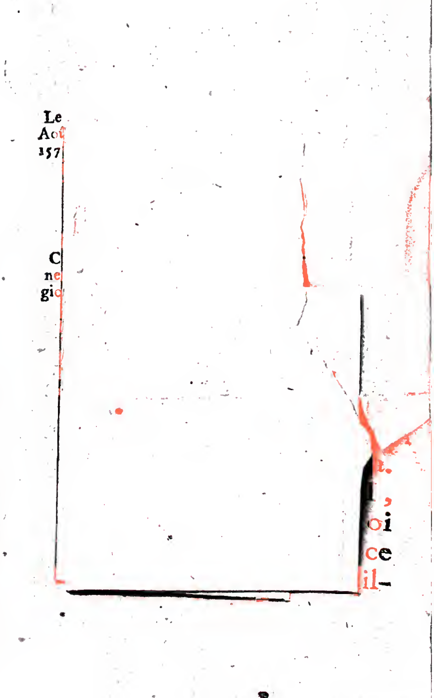
Conneltagio l. 2

Le Cardinal Dom Henri, son grand oncle, lui succéda. Il étoit frere de Jean III, son ayeul, & fils du Roi Emmanuel: mais comme ce Prince étoit Prêtre, & d'ail-


nuce
de Par
reten-
ant.
rie
esse de
me
rte
Cathe
rine Du
chesse de Bra
gance pre
tendan
te.

Le
Aoû
157

C
ne
gio



t.
l
,
oi
ce
il-

leurs infirme, & âgé de plus de ſoixante & ſept ans, ceux qui prétendoient à la Couronne ne la regardoient ſur ſa tête que comme un dépôt; & chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en ſa faveur.

Les prétendans étoient en grand nombre, & la plûpart ſortis du Roi Emmanuel, quoiqu'en différens degrés. Philippe II, Roi d'Eſpagne, Catherine de Portugal, femme de Dom Jacques Duc de Bragance, le Duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, Chevalier de Malte & Grand Prieur de Crato, n'oublioient rien

pour faire valoir leurs droits. On publia différens écrits au nom de ces Princes, & dans lesquels les Jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler.

Philippe étoit fils de l'Infante Isabelle, qui étoit fille aînée du Roi Emmanuel. La Duchesse de Bragance sortoit du Prince Dom Edouard, fils du même Roi Emmanuel. Le Duc de Savoie étoit fils de la Princesse Béatrix, sœur cadette de l'Impératrice; & le Duc de Parme avoit pour mere Marie de Portugal, fille du

'rince Edouard & sœur aî-
ée de la Ducheſſe de Bra-
;ance. Le grand Prieur étoit
ls naturel de Dom Louis
e Beja, ſecond fils du Roi
Emmanuel & de Violante de
Gomez, dite la Pelicane,
une des plus belles per-
onnes de ſon temps, &
u'Antoine ſon fils préten-
loit que le Prince avoit é-
ouſé ſecrettement. Cathe-
ine de Médicis ſe mit auſſi
ur les rangs, & demandoit
ette Couronne comme iſ-
ue d'Alphonſe III. Roi de
'ortugal, & de Mathilde
Comteſſe de Boulogne. Le
'ape même voulut tirer
quelque avantage de ce que

le Roi étoit Cardinal, comme ſi la Couronne eût été un Bénéfice dévolu à la Cour de Rome. On eut peu d'égards à ces prétentions étrangeres, la plupart deſtituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande ſucceſſion regardoit principalement le Roi d'Eſpagne & la Ducheſſe de Bragance. Cette Ducheſſe étoit aimée: ſon mari ſortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des Rois de Portugal; & elle prétendoit la Couronne de ſon chef, parce qu'elle étoit Portugaiſe, & que par les loix fondamentales du Royau-

ne, les Princes étrangers
n étoient exclus, comme
ıous le venons de dire au
:ommencement de cet ou-
rage. Philippe convenoit
'un principe qui donnoit
'exclusion aux Ducs de Sa-
oie & de Parme; mais il
e prétendoit pas qu'un Roi
les Espagnes pût être censé
tranger en Portugal, d'au-
ınt plus que ce petit Royau-
ne avoit été plus d'une
ɔis sous la domination des
Rois de Castille. Ils avoient
un & l'autre leurs partisans.
.e Cardinal Roi étoit obsé-
é par leurs sollicitations: il
'osa toucher à cette grande
ffaire; & peut-être qu'il

se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur. Il vouloit vivre & regner, & il renvoya à une Jonte la discussion des droits des prétendans, dont on ne devoit décider qu'après se mort.

1580. Ce Prince ne regna que dix-sept mois. Sa mort remplit le Portugal de troubles & de divisions : chacun prenoit parti entre les prétendans, suivant son inclination : les plus indifférens attendoient le jugement de la Jonte, que le feu Roi avoit établie par son Testament. Mais Philippe, qui n'ignoroit pas que de si grands intérêts ne se terminoient pas par l'a-

vis

vis des Jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, & commandée par le fameux Duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paroît point que le Duc de Bragance se mit en état de soutenir ses droits par la voie des armes. Il n'y eut que le Grand Prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans: la populace l'avoit proclamé Roi; & il en portoit le titre, comme s'il l'eut reçu des Etats du Royaume. Ses amis leverent quelques troupes en sa faveur; mais le Duc d'Albe les tailla en pieces;

tout plia devant un auſſi grand Capitaine que le Général Eſpagnol. Les Portugais peu unis entre eux, ſans Généraux, ſans troupes réglées, & ſans autres forces que leur animoſité naturelle contre les Caſtillans, furent défaits en différentes occaſions. La plûpart des Villes, dans la crainte d'être expoſées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le Souverain légitime : ce Prince prit poſſeſſion de ce Royaume comme petit neveu & héritier du Roi défunt; quoique le droit de conquête lui parût le plus ſûr, ce fut au

moins celui qui régla ſa conduite & celle de ſes ſucceſſeurs. Philippe III. & Philippe IV. ſon fils & ſon petit-fils, traiterent dans la ſuite les Portugais moins comme des ſujets naturels que comme des peuples ſoumis par les armes & par le droit de la guerre : & ce Royaume devenoit inſenſiblement Province d'Eſpagne, comme il avoit été autrefois, ſans qu'il parût que les Portugais fuſſent en état de ſonger à ſe ſouſtraire de la domination Caſtillanne. Les Grands du Royaume n'oſoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger

tous les droits dûs à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des Ministres Espagnols, dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance & par son mérite, pour être suspect & persécuté. La Noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, & le peuple étoit accablé d'impôts.

1640. Le Comte Duc d'Olivarez, Premier Ministre de Philippe IV, Roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes : il savoit qu'une antipathie ancienne & comme naturelle rendroit tou-

ours, quoi qu'il pût faire, a domination Espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verroient jamais qu'avec ndignation les Charges & es Gouvernemens remplis par des étrangers, ou par es gens souvent tirés de la oussiere, mais qui avoient e mérite d'être entiérement évoués à la Cour. Ainsi il rétendoit avoir assuré l'auorité de son Maître, en aissant les Grands sans emloi, en tenant la Noblesse éloignée des affaires, & endant peu à peu le Peuple pauvre, qu'il n'eût pas la orce de tenter aucun changement. Outre cela, il ti-

roit de ce Royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & les faisoit servir dans les guerres étrangeres, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent le tranquillité du Gouvernement.

Mais cette Politique, qui auroit pû réussir, portée jusqu'à certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la Cour d'Espagne, que par le caractere du premier Ministre, qui étoit naturellement dur & inflexible. On ne gar-

doit plus de meſures en Portugal ; on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple : il ſembloit que ce fuſſent des contributions que l'on fît payer dans un Pays ennemi, plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât ſur des Sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, & ne pouvant eſpérer de fin ni d'adouciſſement à leurs miſeres que dans le changement de l'Etat, ſongerent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit toujours paru injuſte, & qui devenoit tyrannique & inſupportable.

Luſitania liberata l. 3. c. 1.

Marguerite de Savoie, Ducheſſe de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal en qualité de Vice-Reine : mais ce n'étoit qu'un titre éclatant, auquel la Cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le ſecret des affaires, & preſque toute l'autorité, étoient entre les mains de Michel Vaſconcellos, Portugais, qui faiſoit la fonction de Secrétaire d'Etat auprès de la Vice-Reine ; mais en effet Miniſtre abſolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc ; dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & néceſſaire

par

par l'habileté qu'il avoit de tirer inceſſamment des ſommes conſidérables de Portugal ; & par un eſprit d'intrigue , qui faiſoit réuſſir ſes plus ſecretes intentions ; il faiſoit naître des haines & des inimitiés entre les Grands du Royaume , qu'il fomentoit habilement par des graces & des diſtinctions affectées, qui faiſoient d'autant plus de plaiſir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit & la jalouſie des autres. Ces diviſions, qui s'entretenoient entre les premieres Maiſons, faiſoient la ſûreté & le repos du Miniſtre, perſuadé

que tant que les Chefs de ces Maisons seroient occupés à satisfaire leurs haines & leurs vengances particulieres, ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le Duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce Prince étoit né d'une humeur douce, agréable; mais un peu paresseuse: son esprit étoit plus droit que vif: dans les affaires il alloit toujours au point principal: il pénétroit aisément les choses auxquelles il s'ap-

pliquoit; mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le Duc Théodose, son pere, qui étoit d'un tempéramment impétueux & plein de feu, avoit tâché de lui laisser comme par succession toute sa haine contre les Espagnols, & les lui avoit toujours fait regarder comme des usurpateurs d'une Couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un Prince qui pouvoit espérer de remettre cette Couronne sur sa tête, & toute l'ardeur & le courage nécessaires pour tenter une si haute & si

Caëtan Passar. de bell. Lusitano. l.I.

périlleuse entreprise.

Dom Juan avoit pris à la vérité tous les sentimens du Duc son pere; mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille & modéré. Il haïssoit les Espagnols; mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition, & il ne désespéroit pas de monter sur le Trône de ses Ancêtres; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience que le Duc Théodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas per-

re de vue ce dessein, sans
asarder mal à propos, pour
ne Couronne fort incertai-
e, une vie agréable, &
ne fortune toute faite, qui
:oit des plus éclatantes
u'un particulier pût souhai-
:r.

Ce qui est de constant,
'est que, s'il eût été préci-
:ment tel que l'avoit sou-
iité le Duc Théodose, il
auroit point du tout été
:opre à parvenir où il le
:stinoit. Le Comte Duc le
isoit observer de si près,
ie si sa vie oisive & volup-
euse n'eût été qu'un effet
: son habileté, on l'au-
it bien-tôt pénétré. C'é-

toit fait de ſon repos & de ſa fortune. La Cour d'Eſpagne ne l'auroit jamais ſouffert ſi puiſſant, & ne lui auroit jamais permis de paſſer ſa vie au milieu de ſon pays.

La plus fine Politique n'eût pû lui faire tenir une conduite plus ſage envers les Eſpagnols, que celle qu'il tenoit par un penchant tout naturel. Sa naiſſance, ſes grands biens, les droits qu'il avoit à la Couronne, n'étoient pas des crimes : mais, ſelon les loix de la Politique, il étoit aſſez criminel, puiſqu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien :

l ſavoit qu'il n'avoit qu'un
ıarti à prendre ; & il le
ɪrit autant par inclination
ɪue par raiſon. Il falloit
ɔour diminuer ſon crime,
:'eſt-à-dire, pour ſe faire
noins redouter ; & pour
:tre moins ſuſpect aux Eſ-
ɔagnols, qu'il ne ſe mêlât
l'aucune affaire, & qu'il ne
ût & ne parût occupé que
le divertiſſemens & de plai-
irs. Il faiſoit parfaitement
ɔien ce perſonnage. On ne
voyoit à Villaviciosa, ſé-
our ordinaire des Ducs de
Bragance, que parties de
chaſſe, que fêtes, que gens
propres à goûter & à faire
goûter tous les plaiſirs d'une

campagne délicieuse. Enfin ; il sembloit que la Nature & la Fortune avoient conspiré, l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là ; l'autre à disposer les affaires d'une maniere qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet, elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire Roi ; mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un Gouvernement doux, sage & plein de modération, s'ils vouloient eux-

nêmes entreprendre de le aire leur Souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun ſoupçon : mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, & dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu ſuſpect au premier Miniſtre. Le peuple d'Evora, réduit au déſeſpoir par quelques nouvelles impoſitions, s'étoit ſoulevé; & dans la chaleur de la ſédition il étoit échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Eſpagnols, des vœux publics pour la Maiſon de Bragance. On recon-

Caët. Paſſar. L. I.

nut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avoit manqué contre ses véritables intérêts, en laissant dans un Royaume nouvellement conquis une Maison aussi riche, & dont les droits à la Couronne étoient si évidens.

1639. Cette considération détermina le Conseil d'Espagne à s'assurer du Duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal. On lui offrit d'abord le Gouvernement du Milanez, qu'il refusa, en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie, pour se bien

cquitter d'un emploi si important & si difficile.

Le Ministre fit semblant 1640. Mai.
'entrer dans ses raisons; mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la Cour. Le voyage que le Roi devoit faire sur les frontieres d'Arragon, pour punir a révolte des Catalans, lui ervit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il ui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la Noblesse de son Pays se joindre aux troupes de Castille, dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, & où le Roi commanderoit en personne. Le Ministre

d'Espagne, pour affoiblir la Noblesse Portugaise, avoit fait publier un Edit du Roi Philippe IV, qui ordonnoit à tous les Fidalques de se rendre incessamment dans l'Armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs Fiefs relevans de la Couronne; & il se flattoit que le Duc de Bragance, comme Connétable né du Portugal, ne pourroit pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le Duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la Cour, il démêla aisément l'artifice, & il pria le Ministre de faire agréer

u Roi ſes excuſes, ſous
rétexte de la grande dé-
enſe que ſa naiſſance &
n rang l'euſſent obligé de
ire, & qu'il n'étoit pas,
ſoit-il, en état de ſoute-
r.

Ces refus redoublés com-
encerent à allarmer le
iniſtre. Quelque idée
'il ſe fût faite de l'humeur
nquille & pacifique du
uc de Bragance, il crai-
it qu'on ne l'eût fait ap-
rcevoir des droits qu'il
oit à la Couronne, & que
tentation de regner dans
n Pays ne l'emportât ſur
ıt le penchant qu'il avoit
ur la tranquillité.

Ainsi, concevant de quelle importance il étoit au Roi de se rendre maître de la personne de ce Prince, il n'oublia rien pour y réussir. Mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la Maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, & de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincere & d'une confiance parfaite.

La France & l'Espagne étoient en guerre : la Flotte Françoise avoit paru sur les Côtes de Portugal: cela four-

it au Miniſtre un prétexte
ıvorable à ſes deſſeins. Il
ılloit dans ce Royaume
n Général pour comman-
er les Troupes qui étoient
eſtinées pour la défenſe
es Côtes où les François
ouvoient faire quelques
eſcentes. Il lui en envoya
Commiſſion, mais accom-
agnée de tant d'agrémens,
: revêtue d'une autorité ſi
oſolue, ſoit pour fortifier
s Villes qui en avoient
eſoin, augmenter ou chan-
er les Garniſons, & diſ-
oſer des Vaiſſeaux qui ſe
ouvoient dans les Ports,
ı'il ſembloit, par une con-
ınce aveugle, lui livrer le

Royaume entier en ſa puiſſance. Mais le piege n'en étoit que mieux caché. Il avoit envoyé en même tems un ordre ſecret à Dom Lopez Ozorio, qui commandoit la Flotte d'Eſpagne, d'entrer dans les Ports où il apprendroit que ſeroit le Duc, comme ſi la tempête l'eut obligé d'y relâcher en croiſant dans ces Mers : & cet Eſpagnol devoit l'attirer ſur ſes Vaiſſeaux, en lui donnant quelque fête, & l'enlever auſſi-tôt en Eſpagne. Mais la Fortune en ordonna autrement. Une violente tempête ſurprit l'Amiral Eſpagnol,

De bello Luſitanic. l. 1.

›agnol, fit périr plusieurs le ses Vaisseaux, & dissipa e reste, sans qu'il pût aborler en Portugal.

Le Comte-Duc ne se re›uta pas pour ce mauvais uccès. Il lui sembloit que e hazard seul & la Fortune voient sauvé le Duc de Bragance, qui ne pouvoit nanquer d'être arrêté, si Dom Lopez eût pû arriver lans les Ports du Royaume, omme il l'avoit projetté. l tourna l'artifice d'un aure côté : il écrivit à ce Prine en des termes pleins de a confiance la plus intime, t comme s'il eût partagé vec lui le ministere & le

gouvernement de l'Etat. Il ſe plaignoit par ſa lettre du malheur de la Flotte, dans un temps où les ennemis étoient redoutables ; qu'ayant perdu ce ſecours qui couvroit les Côtes du Portugal, le Roi ſouhaitoit qu'il viſitât exactement toutes les Places & les Ports de ce Royaume, où les François pouvoient faire quelque inſulte ; & lui envoyoit en même temps une Ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles Troupes, s'il en étoit beſoin ; & fournir aux frais de ſon voyage. Cependant les Gou-

verneurs des Citadelles, qui Idem Caët. Passar. p. 1.
étoient la plûpart Espagnols,
avoient un ordre secret de
s'assurer de sa personne,
s'ils en trouvoient l'occasion favorable, & de le faire passer aussi-tôt en Espagne.

Le Duc de Bragance, trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées & trop peu conformes à la conduite ordinaire du Ministre, pour être sinceres, s'en défia, & le fit tomber dans le piege même qu'il lui tendoit. Ce Prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptoit avec bien de la joie l'emploi de Général que le

F ij

Roi lui donnoit, & qu'il eſpéroit, par ſon application & ſon zèle pour ſon ſervice, juſtifier ſon choix, & mériter la grace dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à enviſager de plus près qu'il n'étoit pas impoſſible de remonter ſur le Trône de ſes Peres, il ſe ſervit du pouvoir de ſa charge, pour placer ſes Amis dans les emplois & dans les poſtes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Eſpagne à ſe faire de nouvelles créatures ; & lorſqu'il viſita les Places, il ſe fit toujours ſi bien ac-

compagner, qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu faisoit murmurer hautement toute la Cour d'Espagne. Comme on ne pénétroit point les raisons du Ministre, qui n'étoient connues que du Roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au Prince, parce qu'il étoit allié de la Maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de Général des Troupes de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hau- Idem ibid.

tes prétentions ſur ce Royaume ; que c'étoit armer ſes droits, & l'expoſer à la tentation de tourner ſes armes contre ſon Souverain. Mais le Roi fut d'autant plus affermi dans ſa réſolution, qu'il s'apperçut qu'on étoit bien éloigné de pénétrer ſon ſecret. Ainſi le Duc de Bragance, à la faveur de ſon nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal; & ce fut dans ce voyage qu'il jetta les premiers fondemens de ſon élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il

aſſoit ; il écoutoit tout le
ıonde avec beaucoup de
ouceur & de bonté : il ré-
rimoit l'inſolence du Sol-
at , & en même-temps
ombloit de louanges les
)fficiers : il les gagnoit par
outes les récompenſes dont
l étoit maître. Son honnê-
eté charmoit la Nobleſſe :
l la recevoit avec des diſ-
inctions obligeantes, & ſe-
on le mérite & la qualité de
hacun. Enfin, il répan-
loit des biens par-tout où
l paſſoit ; il s'acqueroit en-
:ore plus d'Amis par les
;races qu'on eſpéroit de
ui, que par celles qu'il fai-
òit. De ſorte que ceux qui

le voyoient, croyoient ne ſouhaiter que leur bonheur, en faiſant des vœux pour ſon élévation.

Les Partiſans de ce Prince, de leur côté, n'oublioient rien pour établir ſa réputation. Pinto Ribeiro, Intendant de ſa Maiſon, étoit celui de tous qui travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires; & à réduire dans un plan exact les vues qu'il avoit pour la grandeur de ſon Maître. C'étoit un homme actif, vigilant, conſommé dans les affaires, & qui avoit une paſſion violente pour l'élévation du Duc; ſans

ans doute parcequ'il ſe
latoit d'avoir un jour beau-
coup de part au Miniſtere,
'il pouvoit venir à bout de
e faire regner. Ce Prince Luſit. liberata, l. 3, c. 2.
ui avoit avoué pluſieurs
ois, qu'il profiteroit avec
laiſir d'une occaſion qui
ût le mettre ſur le Trône;
nais qu'il n'étoit point ré-
olu de tenter cette entre-
riſe comme un ſimple
vanturier qui n'auroit rien
perdre; que cependant il
ouvoit toujours ménager De bello Luſitan. l. 2. §. 9.
es eſprits, & lui acquérir de
ouvelles créatures, pour-
û qu'il ne l'engageât à
ien, & qu'il parût qu'il
'avoit aucune part à ce

qu'il pourroit traiter.

Pinto travailloit depuis long-temps dans Lisbonne, avec beaucoup d'application, à remarquer les mécontens, & à en faire de nouveaux. Il répandoit ſecrettement des plaintes contre le Gouvernement préſent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manieres plus retenues, ſelon le caractere & la qualité des perſonnes avec qui il ſe trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Eſpagnols, étoit ſi générale, qu'il n'avoit pas même beſoin de cette précaution; & il n'y avoit point de Portugais qui

De bello Luſit. l. I.

ne fût capable d'un ſecret qui avoit pour objet la perte d'un Eſpagnol. Pinto faiſoit ſouvenir les gens de qualité des Emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs Maiſons, quand le Portugal étoit gouverné par ſes Princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le Corps de la Nobleſſe, que l'Arriere-Ban que le Roi avoit convoqué pour paſſer en Catalogne. Pinto leur faiſoit enviſager cette expédition comme un exil. dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine ; qu'outre la grande dépenſe, ils auroient à ſouf-

frir les hauteurs ordinaires des Eſpagnols ; & que la politique d'Eſpagne ayant un intérêt ſecret à perdre les plus braves, on les expoſeroit toujours aux occaſions où il y auroit plus de péril à eſſuyer, ſans leur laiſſer aucune part à la gloire.

S'il ſe trouvoit avec des Bourgeois & des Marchands il crioit contre l'injuſtice des Eſpagnols, qui avoient ruiné Liſbonne & tout le Portugal, en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la miſere extrême où ils étoient réduits ſous une domination ſi tyrannique ; &

de la félicité des peuples * qui s'en étoient ſi généreuſement délivrés.

* Hollandois Catalans.

Enfin, il faiſoit ſouvenir le Clergé, en combien de rencontres on avoit violé ſes privileges, & les immunités de l'Egliſe; que les Bénéfices & les Dignités les plus conſidérables du Roïaume étoient la proie des Etrangers, au lieu de ſervir de juſte récompenſe au mérite & à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il ſavoit être mécontens, il tournoit habilement le diſcours ſur les qualités de ſon Maître, pour ſonder les inclinations.

Il se plaignoit de la vie oisive où ce Prince paroissoit enseveli ; qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul rémédier efficacement à tant de désordres, eut si peu d'affection pour son pays, & même tant d'indifférence pour sa propre grandeur : & remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusqu'à flatter les uns du glorieux titre de Libérateurs de la Patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'Etat.

Il sut ménager si heureusement les esprits, qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considérable de Noblesse ; & à la tête se trouva l'Archevêque de Libonne.

Ce Prélat étoit d'une des meilleures Maisons du Royaume, * savant, habile dans les Affaires; aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient l'Archevêque de Brague, * créature de la Vice-Reine, qu'ils avoient fait Président de la Chambre d'Opaco, & à qui

* D'Acugna.

* Dom Sebast. de Matos de Noronha.

ils donnoient quelque part dans les affaires du Gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formerent cette Assemblée, Dom Michel d'Almeïda s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable Vieillard, qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite. Il faisoit gloire d'aimer sa Patrie plus que sa fortune ; il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentimens, avec beaucoup de courage & de fermeté, sans que les prieres de sa famille & les

conſeils de ſes amis l'euſſent pû obliger d'aller au Palais, & de faire ſa cour aux Miniſtres d'Eſpagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort ſuſpect. Ce fut auſſi le premier ſur qui Pinto jetta le yeux pour ſe déclarer un peu plus ouvertement, ſçachant bien qu'il ne couroit aucun riſque avec un homme de ce caractere, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la Nobleſſe dans ſon parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'Archevêque, s'y trouva auſſi avec Dom Louis ſon fils, Dom Louis

d'Acugna, neveu de ce Prélat, & qui avoit épousé la fille de Dom Antoine d'Almada; le Grand Veneur Mello, Dom Georges son frere, Pierre Mendoze, Dom Rodrigo de Saa, Grand Chambellan, & plusieurs Officiers de la Maison Royale, dont les Charges étoient devenues des titres inutiles, depuis que le Portugal avoit perdu ses Rois naturels.

Dans cette assemblée, l'Archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'Etat du Royaume, depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Phi-

lippe II, pour aſſurer ſa conquête, avoit fait périr un nombre infini de Nobleſſe; qu'il n'avoit pas épargné les Eccléſiaſtiques, témoin ce fameux Bref d'abſolution *, qu'il avoit obtenu du Pape, pour deux mille Prêtres & Religieux qu'il avoit fait mourir pour aſſurer ſon uſurpation. Que depuis ces malheureux tems les Eſpagnols n'avoient point changé de politique; qu'ils avoient, ſous différens prétextes, fait périr pluſieurs perſonnes de mérite, qui ne pouvoient être accuſées que d'aimer trop leur pays; qu'il n'y avoit perſonne dans l'aſſem-

* *Conestagio.*

blée, dont la vie & les biens fussent en sûreté ; que la Noblesse étoit méprisée, les Grands reculés du Gouvernement, sans emplois & sans considération ; que l'Eglise n'avoit eu que d'indignes Ministres, depuis que Vasconcellos faisoit des Bénéfices la récompense de ses créatures ; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans Laboureurs, & les Villes désertes, par les Soldats qu'on prenoit par force, pour les envoyer en Catalogne. Que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la Noblesse, sous prétexte de l'Arriere-ban, étoit le der-

nier coup de la politique du Miniſtre, qui ſe vouloit défaire des Gentilshommes, ſeul obſtacle dans le Royaume à ſes pernicieux deſſeins ; que le moindre mal qui leur en pouvoit arriver, étoit un exil très-long, qu'ils vieilliroient comme malheureux étrangers dans le fond de la Caſtille, pendant que de nouvelles Colonies s'empareroient de leurs biens, comme dans un pays de conquête ; que l'idée funeſte de tant de malheurs lui feroit ſouhaiter la mort, plutôt que de voir la ruine entiere & la deſtruction de ſon pays, s'il n'eſ-

péroit qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seroient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvella dans l'Assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-temps. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices : il avoit enlevé à d'autres des Charges & des gouvernemens héréditaires, pour y placer ses créatures : plusieurs avoient gémi long-temps dans les prisons pour satisfaire aux soupçons des

Espagnols : quelques-uns regrettoient encore leurs peres, leurs freres, ou leurs amis retenus à Madrid, ou envoyés en Catalogne comme de malheureux ôtages de la fidélité de leurs Compatriotes. Enfin, il n'y en avoit aucun, qui, dans l'intérêt général, ne trouvât une injure particuliere à venger. Le voyage de Catalogne excitoit sur-tout leur colere & leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours, que le dessein de les ruiner, qui engageoit la Cour d'Espagne à leur faire

Une partie de l'Assemblée penchoit à un Gouvernement Républicain, à peu près semblable à celui de Hollande; l'autre partie souhaitoit un Roi : & entre ceux-ci quelques-uns proposerent le Duc de Bragance; d'autres, le Marquis de Villaréal; & d'autres enfin, le Duc d'Aveïro, tous trois Princes du Sang Royal de Portugal; & chacun prenoit son parti, selon son inclination & ses intérêts particuliers. Mais l'Archevêque, qui étoit dévoué à la Maison de Bragance, se servant habilement de toute l'autorité de son caractere,

Idem ibid. p. 525.

Caët. de bello Lusitanic.

leur remontra avec beaucoup de force, que le choix du Gouvernement n'étoit point arbitraire; qu'ils ne pouvoient en conſcience rompre le ſerment de fidélité qu'ils avoient fait au Roi d'Eſpagne, ſi ce n'étoit pour rendre juſtice à l'Héritier légitime de la Couronne; que tout le monde ſavoit qu'elle appartenoit au Duc de Bragance; & ainſi, qu'il falloit ſe déterminer, ou à le reconnoître pour leur Roi, ou à reſter pour jamais ſous la domination d'Eſpagne.

Enſuite il leur fit envisager la puiſſance, les grands

biens, & le nombre considérable des Vaſſaux de ce Prince, dont preſque le tiers du Royaume relevoit; que dans le deſſein de chaſſer les Eſpagnols, ils ne pouvoient raiſonnablement eſpérer d'y réuſſir, s'ils ne l'avoient à leur tête; & que, pour l'y engager ils devroient lui offrir la Couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits inconteſtables, comme premier Prince du Sang. Delà il paſſa à ſes bonnes qualités, il fit valoir ſa prudence, ſa ſageſſe, & ſur-tout la douceur & la bonté qui paroiſſoient dans ſa conduite. En-

fin, il ſut tourner ſi heureuſement les eſprits, qu'il les ramena tous au point de le ſouhaiter pour leur Roi; & ils convinrent, avant que de ſe ſéparer, qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce deſſein. L'Aſſemblée ſe ſépara; & on demeura d'accord des jours & de l'heure que l'on ſe raſſembleroit, pour délibérer ſur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt & heureux ſuccès.

Pinto, voyant les eſprits diſpoſés en faveur de ſon Maître, lui écrivit ſecrettement de s'approcher de Liſbonne, afin d'encourager

les Conjurés par sa présence, & de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette affaire, sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier, qui auroit ·été animé seulement par le zele du bien public. Il faisoit semblant de douter que son Maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hazardeuses, & qui demandent beaucoup de suite & d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultés, qui ne ser-

voient qu'à éloigner le ſoupçon qu'on eût pû prendre qu'il s'entendoit avec ſon Maître, & telles néanmoins, que n'étant pas aſſez grandes pour les décourager, elles n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur, & à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto, le Duc partit quelques jours après de Villaviciosa, & arriva à Almada, qui eſt un Château proche de Liſbonne, & dont il eſt ſeulement ſéparé par le Tage, comme s'il y fut arrivé naturellement dans le cours des viſites qu'il faiſoit de toutes les

Places fortes du Royaume. Il avoit un équipage ſi magnifique, & il étoit accompagné d'une eſcorte ſi nombreuſe de gens de qualité & d'Officiers de Guerre, qu'il reſſembloit plutôt à un Roi qui prend poſſeſſion de ſon Royaume, qu'à un ſimple Gouverneur de Porvince, qui viſite les places de ſon Gouvernement. Il ſe trouva ſi près de Liſbonne, qu'il ne put ſe diſpenſer d'aller rendre ſes devoirs à la Vice-Reine. Lorſqu'il entra, la grande cour du Palais, & toutes les avenues ſe trouverent remplies d'un nombre infini de peuple, qui

s'empreſſoit pour le voir paſſer : toute la Nobleſſe ſe rendit auprès de lui, pour l'accompagner chez la Vice-Reine. Ce fut une fête publique dans toute la Ville ; & il ſe répandit dans tous les eſprits tant de joie de le voir, qu'il ſembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un Héraut au peuple pour le proclâmer Roi, ou à lui-même aſſez de réſolution, pour oſer mettre la Couronne ſur ſa tête.

Mais ce Prince étoit trop ſage & trop habile pour commettre un ſi grand deſſein aux ſaillies d'un peuple leger & inconſtant. Il ſçavoit

oit combien il y a loin de es vains applaudiſſemens, ù le peuple s'abandonne iſément à ces mouvemens onſtans qui ſont néceſſaires our ſoutenir une entrepriſe e cette nature. Ainſi, après voir pris congé de la Vice-eine, il ſe retira à Alma-a, ſans vouloir même deſ-endre à l'Hôtel de Bragan-e, ni paſſer par la Ville, e peur de faire de la peine ux Eſpagnols, que les em-reſſemens du peuple n'a-oient déjà que trop allar-iés.

Pinto ne manqua pas de ire obſerver à ſes amis la mide précaution de ſon

Maître : il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada, pour s'expliquer avec lui, & lui faire même une espece de violence, pour l'engager à recevoir la Couronne, & assûrer par-là le salut de l'Etat. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son Maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le Duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois Conjurés qui conféreroient avec lui, n'ayant

pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada & Mendoze se rendirent chez lui la nuit, & ayant été introduits secrettement dans le Cabinet du Prince, d'Almada, qui portoit la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du Royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice & de la cruauté des Castillans ; que lui-même, tout grand Prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats ; qu'il étoit trop

éclairé pour ne pas s'appercevoir, avec quelle application le Miniſtre cherchoit à le perdre ; qu'il n'avoit d'azile pour échapper à ſes mauvais deſſeins, que le Trône ; & que pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les ſervices d'un nombre conſidérable de gens de qualité, qui ſacrifieroient leurs biens avec plaiſir, & qui étoient tous prêts d'expoſer leur vie pour ſes intérêts, & pour venger la Nation de la tyrannie des Caſtillans.

Il lui dit enſuite que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint & de Philip-

e II, où les Espagnols don-
oient des loix, & se fai-
oient craindre presque dans
oute l'Europe : que cette
Monarchie, qui embrassoit
utrefois de si vastes des-
eins, avoit bien de la pei-
e à présent à conserver
on ancien domaine, atta-
uée, & souvent battue par
es François & les Hollan-
ois, qui lui faisoient la
uerre ; que la Catalogne
eule occupoit toutes ses for-
es ; qu'elle étoit sans trou-
es considérables, sans ar-
ent, & gouvernée par un
'rince foible, qui étoit gou-
erné lui-même par un Mi-
istre odieux à tout le Roïau-
ne.

Il lui fit envisager l'alliance & la protection qu'il pouvoit espérer des Princes de l'Europe, ennemis naturels de la Maison d'Autriche; que la Hollande & la Catalogne lui apprenoient ce qu'il devoit attendre d'un grand Ministre *, dont le génie sublime & élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la Maison d'Autriche. Que la Mer lui ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires. Enfin, que le Royaume se trouvant délivré de la plûpart des garnisons Castillannes, que le Roi d'Espagne avoit été obligé de re-

* *Le Cardinal de Richelieu.*

irer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa Maison & sa vie en sûreté, & pour délivrer son Pays d'un esclavage & d'une tyrannie insuportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du Duc de Bragance : mais, se renfermant dans le caractere froid & modéré, qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux Députés, qu'il sembloit, ni leur ôter rien

Caët. Passar. L. 1. p. 13.

de leur eſpérance, ni auſſi l'augmenter.

Il leur dit, qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Eſpagnols avoient réduit le Royaume, & que lui-même n'étoit pas ſans danger; qu'on ne pouvoit trop louer le zele qu'ils faiſoient paroître pour le bien de leur patrie, & qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vues favorables qu'ils avoient pour ſes intérêts: mais après tout, qu'il doutoit qu'il fût encore tems de ſonger à des remedes auſſi violens que ceux qu'on lui propoſoit, & qui avoient toujours des ſuites terribles,

quand ils ne réussissoient pas entierement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manieres si caressantes, & des remerciemens si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugerent bien que leur députation avoit été agréablement reçue ; mais qu'après tout ils ne devoient gueres attendre que le Prince fît d'autres pas dans cette entreprise, que d'y donner son consentement, quand ils l'auroient mise en état, & que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nou-

velles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussi-tôt à Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, & qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusques-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il communiqua à la Duchesse, sa femme, les propositions qu'on lui avoit faites. Cette Princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du Duc de Medina Sidonia, Grand d'Espagne, & Gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, & cette

ıclination étoit peu-à-peu
evenue une passion déme·
ırée pour la gloire & pour
élévation. Le Duc son pe-
ɛ, qui s'étoit apperçu qu'on
e devoit pas moins atten-
re de son esprit que de son
ourage, avoit pris soin de
ultiver un si beau naturel
vec une application singu-
iere. Il avoit mis auprès
l'elle des personnes habi-
ɛs, qui lui avoient inspiré
les sentimens pleins de cet-
e ambition que l'on regar-
le dans le monde comme
ıuelque chose de noble, &
:omme la premiere vertu
les Princes. * Elle s'étoit

* Ad hæc politicas artes, bonos & malos

appliquée de bonne heure à démêler les différens caracteres des hommes, & à deviner, par les dehors les plus fins & les plus délicats, les sentimens les plus cachés de ceux qu'elle voyoit; & par cette attention, elle étoit devenue si habile & si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des Courtisans les plus dissimulés. En un mot, il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'el-

regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii, non modò intelligere mulier, sed & pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caëtan. Passar. de Bello Lusitano.*

s lui paruſſent grandes & orieuſes, ni lumieres pour ouver le moyen d'y parve-r. Ses manieres étoient no-es, grandes, aiſées, & eines d'une certaine dou-eur majeſtueuſe, qui inſpi-oit de l'amour & du reſ-ect à tous ceux qui l'ap-rochoient.

Elle prit toutes les ma-ieres du Portugal avec tant e facilité, qu'elle ſembloit tre née à Liſbonne. Elle appliqua d'abord à gagner eſtime de ſon mari, & elle réuſſit parfaitement par auſtérité de ſa conduite, ar une dévotion ſolide, & ar une complaiſance par-

faite pour la plûpart de ſes goûts. Elle négligeoit tous les plaiſirs, qui ſont l'amuſement des perſonnes de ſa qualité & de ſon âge, & ne paroiſſoit occupée, même dans ſes heures de loiſir, que des choſes qui pouvoient embellir ſon eſprit, & rendre ſon jugement plus juſte.

Le Duc de Bragance étoit charmé de poſſéder une perſonne ſi accomplie. Il avoit pour elle une eſtime infinie & une confiance parfaite: il n'entreprenoit jamais rien ſans la conſulter: ainſi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une

ffaire auſſi importante, ꝑ'il n'eût pris ſon avis, & :onſulté toutes choſes avec :lle.

Il lui découvrit donc le ›lan de la conjuration, les ıoms des Conjurés, l'ardeur ju'ils faiſoient paroître pour a faire réuſſir, & ce qui 'étoit paſſé, tant à Liſbonıe, que dans la conférence l'Almada. Il ajouta, que, ſur a nouvelle du voyage de Catalogne il avoit preſſenti jue la Nobleſſe étoit réſoue d'éclater plutôt que de ortir du Royaume, & qu'il toit à craindre qu'à ſon reus ils ne portaſſent leurs 'ues d'un autre côté & ſur

un autre Chef. Que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer, que la grandeur du péril l'épouvantoit; que quand il n'avoit envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le Trône, cette idée flatteuse de grandeur s'étoit agréablement emparé de son esprit; mais qu'à présent qu'il falloit essayer la fortune, & courir tous les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager, sans quelque frayeur, le peril où il s'alloit jetter, lui & toute sa Maison; qu'il y avoit peu de fond à faire sur l'humeur du peuple inconstant que la

moindre difficulté rebute
: diſſipe facilement ; que
e n'étoit pas aſſez d'avoir
Nobleſſe de ſon côté, ſi
le n'étoit appuyée des
rands du Royaume ; mais
e, bien loin de ſe flatter
u'ils entraſſent dans ſes in-
rêts, il les trouveroit tou-
urs à ſon chemin comme
s plus cruels ennemis ; la
louſie naturelle aux hom-
es ne leur permettant pas
e faire leur Maître de celui
ui étoit leur égal.

Ces conſidérations jointes
beaucoup d'autres, priſes
u côté de la puiſſance du
oi d'Eſpagne, & du peu
e ſûreté qu'il y avoit à ſe

confier au ſecours des Etrangers, balançoient dans l'ame de ce Prince la paſſion qu'il avoit de regner. Mais la Ducheſſe, dont l'ame étoit plus ferme, & l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le deſſein de la Conjuration. La vue d'une ſi grande entrepriſe ne fit qu'exciter ſon courage, & réveiller ſes deſirs d'élévation. Elle demanda au Duc, en cas qu'à ſon refus le Portugal ſe tournât en République, quel parti il prendroit entre ce nouveau Gouvernement & le Roi d'Eſpagne. Le Duc lui dit qu'il ſeroit toute ſa vie inviolablement attaché aux

Il y a de Auteurs qui attribuent ce trait à Paës, Secrétaire du Duc de Bragance.

intérêts de ſa Patrie. Votre réſolution, lui dit la Ducheſſe, me fournit la réponſe que je dois vous faire, & que vous deviez faire même aux Députés de la Nobleſſe ; & puiſque vous voulez bien vous expoſer aux plus grands dangers, en qualité de Sujet de la République, il eſt plus avantageux, & il vous ſera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une Couronne qui vous appartient, & que le Peuple & la Nobleſſe vous veulent mettre ſur la tête. Elle lui repréſenta enſuite, avec beaucoup de force les droits inconteſ-

tables qu'il avoit à la Couronne ; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portugal, il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité & de son rang de demeurer dans l'indifférence ; que ses enfans & toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire, comme une lâcheté indigne de son Sang, de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite, elle exagéra à ce Prince la douceur de regner dans un lieu où il n'obéissoit même qu'avec crainte, les charmes d'une Couronne, la facilité de s'en emparer ; que quand même il

n'auroit pas le ſecours étranger qu'on lui offroit, il étoit aſſez puiſſant par lui-même en Portugal pour en chaſſer les Eſpagnols, ſur-tout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin, elle ſut lui montrer la Couronne par des côtés ſi brillans, qu'elle le détermina entierement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laiſſer groſſir le nombre des Conjurés, avant que de ſe déclarer plus poſitivement, & de ne paroître ouvertement dans cette affaire, qu'au moment de l'exécution.

Cependant la Cour n'étoit pas ſans inquiétude. Ces

marques extraordinaires de joie, que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du Duc de Bragance, avoient fait impression sur le Ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des Assemblées secrettes ; & certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événemens, augmentoient fort son inquiétude.

Le Roi tint sur cela plusieurs Conseils ; & on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incef-

famment à Madrid le Duc de Bragance, le seul Chef qui étoit à craindre dans ce Royaume. Le Comte-Duc lui envoya un Courier, & lui mandoit que le Roi vouloit être instruit par sa bouche, & conférer avec lui de l'état où étoient les Troupes & les Places de Portugal; qu'il étoit fort souhaité à la Cour par ses amis; & qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit dûe à sa naissance & à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris davantage, qu'il le fut par cette

nouvelle. Les empressemens & les différens prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmerent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, & que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque ; ce sont des ordres précis, & qui seront suivis de la force & de la violence, s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; & comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête, croient que le monde, appliqué à leurs démarches, devine toujours leur secret,

ſecret, ce Prince habile, mais un peu timide & défiant, ſe crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant pour gagner temps, & pour avoir le loiſir d'avertir les Conjurés du péril où il ſe trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la Ducheſſe ſa femme, un Gentilhomme de ſa Maiſon, homme d'eſprit & fidele, pour aſſurer le Miniſtre qu'il ſe rendroit inceſſamment auprès du Roi. Mais il lui avoit ordonné en ſecre- de ... 're de temps ... ens prétextes ... ſon retarde- ... ndoit ainſi pré-

Caet. Paſs. l. 1. p. 18

venir l'orage en avançant la Conſpiration. Ce Gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il aſſura le Roi & le premier Miniſtre que ſon Maître le ſuivoit. Il prit un grand Hôtel, qu'il fit meubler magnifiquement : il arrêta en même temps un nombre conſidérable de domeſtiques, à qui il donna par avance des livrées. Il faiſoit tous les jours des dépenſes exceſſives : enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce Prince arriveroit inceſſamment, & qu'il vouloit paroître à la Cour dans tout l'éclat de ſa naiſſance.

Il feignît, quelques jours

après, d'avoir reçu avis qu'il étoit malade conſiderablement. Enſuite ayant uſé ce prétexte qui ne pouvoit durer long-temps, il préſenta un Mémoire au premier Miniſtre, où il demandoit, au nom du Duc ſon Maître, que le Roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la Cour. Il croyoit faire durer long-temps cette affaire par l'oppoſition des Grands qui pourroient intervenir pour ſoutenir leurs droits. Mais le Miniſtre, à qui tous ces retardemens devenoient ſuſpects, applanit toutes les difficultés, fit décider la choſe par le Roi en ſa faveur,

& d'une maniere qui lui devoit être fort honorable ; tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays, & de le voir à Madrid.

Les Conjurés n'eurent pas plutôt appris les ordres que le Duc avoit reçus de la Cour, que craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, & pour le déterminer en même temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce Seigneur, parce qu'étant Gouverneur d'une Place proche Villa-viciosa, le prétexte d'aller à son Gouvernement ca-

Mouracon.

choit aux Eſpagnols l'intention ſecrette de ſon voyage. Il prit ſon temps pour rencontrer ce Prince à la chaſſe. Ils s'enfoncerent auſſitôt dans le bois ; & s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jetter en allant à la Cour ; qu'il ruinoit abſolument l'eſpérance de la Nobleſſe & du Peuple, en ſe remettant avec trop de confiance entre les mains de ſes ennemis ; qu'il y avoit un très-grand nombre de Gentilshommes qualifiés, réſolus de ſacrifier leurs biens & leur vie pour ſon ſervice, qui n'attendoient que

La Forêt de Tapade.

ſon aveu pour éclater ; que le moment étoit venu, où il falloit choiſir ou la mort ou la Couronne ; qu'il étoit dangereux de différer davantage, & qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance, répandue parmi tant de gens, ne vînt enfin à la connoiſſance des Eſpagnols. Le Duc lui répondit qu'il entroit dans ſes ſentimens, & qu'il pouvoit aſſurer ſes amis, qu'il étoit entierement réſolu de ſe mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui pour faire perdre à ceux qui euſſent pû l'obſerver les ſoupçons

que pouvoit cauſer ſon voïage. Il ſe contenta de mander aux Conjurés qu'il s'étoit trouvé à une partie de chaſſe, & que le gibier s'étoit fait battre long-temps; mais qu'à la fin la chaſſe avoit été heureuſe. Il s'en retourna peu de jours après à Liſbonne. Il apprit à ſes amis le ſuccès de ſon voyage, & que le Prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même temps, avec toutes les inſtructions néceſſaires pour l'informer du plan & des moyens de l'exécution. Pinto lui apprit en arrivant, que la Cour de Liſbonne étoit ſérieuſement

1 Nov. 1640.

De bello Luſ. l. 1. p. 22.

brouillée ; que la Vice-Reine se plaignoit hautement de l'insolence & de la fierté de Vasconcellos ; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la Cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que, revêtue d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans fonction & sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées, que c'étoit une Princesse d'un grand mérite, & qui se sentoit capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi. Mais elle ne s'appercevoit pas que c'étoit son mérite même & la grandeur

de son esprit, qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le Gouvernement. Pinto fit remarquer à son Maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins; qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du Palais, qui laissoient moins d'attention au Ministre d'Espagne pour observer ses démarches.

Le Duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolutions ordinaires. Plus l'affaire s'engageoit, & plus ses incertitudes augmen-

toient. Pinto fit tous ſes efforts pour l'empêcher de balancer davantage ; & mêlant des menaces à ſes raiſons & à ſes prieres, il lui déclara qu'il ſeroit proclamé Roi malgré qu'il en eût, ſans qu'il pût tirer d'autre fruit de ſon irréſolution, que de courir un plus grand péril, & faire de plus grandes pertes. La Ducheſſe ſa femme ſe joignit à ce fidele domeſtique, & lui reprocha ſa lâcheté, de préférer la ſureté d'une vie caduque à la dignité Royale. Le Duc, honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, ſe rendit à ſes repro-

ches & à ses raisons : il se trouvoit encore pressé par ce Gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours, qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence & ses retardemens auprès du Ministre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda cependant à ce Gentilhomme, pour gagner temps, de représenter au Comte Duc d'Olivarès, qu'il seroit déjà arrivé à Madrid, s'il avoit eu assez d'argent pour en

faire le voyage, & pour y paroître selon sa naissance & le rang qu'il tenoit dans le Royaume ; & que, sitôt qu'il auroit pû recouvrer les fonds nécessaires, il partiroit pour se rendre à la Cour.

Il examina ensuite avec la Duchesse & avec Pinto plusieurs moyens différens pour l'exécution de son dessein. Et enfin le Duc s'arrêta à celui-ci : que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui étant la Capitale, donneroit le branle à tout le Royaume ; que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande Ville en sa faveur, il se feroit proclamer

Roi de Portugal dans toutes les Villes de ſes dépendances ; que ceux de ſes amis qui étoient Gouverneurs de Places en fiſſent autant dans les lieux où ils commandoient ; que juſques aux Bourgs & aux Villages, dont les Conjurés étoient Seigneurs, on y fît ſoulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embraſement général, ſe répandant dans tout le Royaume, entraînât tous les peuples, ſans que le peu d'Eſpagnols qui étoient reſtés dans le Portugal ſuſſent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer ſon Ré-

giment dans la Ville d'Elvas, dont le Gouverneur étoit tout à lui. Que pour la maniere dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier ; cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du Palais, afin de s'assurer de la personne de la Vice-Reine, & de tous les Espagnols, qui pourroient servir d'ôtage pour faire rendre la Citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la Ville quand on en seroit maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeïda & Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ſes intentions, il ne leur écrivoit que pour leur dire ſeulement qu'il ſouhaitoit qu'ils ne manquaſſent ni de fidélité à leurs promeſſes, ni de courage & de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le Duc renvoya promptement Pinto à Liſbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'aſſurer de tenir toujours la même place auprès de lui; quelque heureux que fût le changement qu'il

esperoit dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda & à Mendoze. Ils envoyerent querir aussitôt Lemos & Corée, que Pinto avoit mis dans les intérêts de son Maître depuis long-temps. C'étoient deux riches Bourgeois, qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les Charges de la Ville, & disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un & l'autre de fomenter de longue main, & d'entretenir l'aversion des Bourgeois

Lusit. liberata, l. 3. c. 2.

Bourgeois contre les Eſpagnols, par les bruits qu'ils répandoient ſourdement de nouveaux impôts, qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, ſous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais en effet afin que la miſere & la faim les portât plus aiſément à ſe ſoulever: & cependant ils les aſſiſtoient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences

ſecrettes avec les principaux de chaque quartier ; en ſorte qu'ils aſſurerent les Conjurés, que, pourvû qu'ils fuſſent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire ſoulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto, aſſuré des artiſans, tourna ſes ſoins du côté des autres Conjurés: il les exhorta tous en particulier de ſe tenir prêts pour l'exécution, au premier avis qu'ils en recevroient ; qu'ils s'aſſuraſſent de leurs amis, ſous prétexte de quelque querelle particuliere, ſans leur confier l'occaſion où on les vouloit

employer : bien des gens pouvant fournir du courage & de la résolution l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeurs & d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada & Mello, qui, trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixerent le jour de l'exécution à un Samedi premier Décembre. On en donna avis aussitôt au Duc de Bragance, afin

1. Décembre 1660.

que de son côté il se fît proclamer Roi le même jour dans toute la Province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entiere de lui ; & ils convinrent, devant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernieres mesures pour l'exécution.

25 Novembre. Le 25 Novembre ils se rendirent la nuit à l'Hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouverent qu'ils pouvoient compter à-peu-près sûr cent cinquante Gentilshommes, la plûpart Chefs de Maison avec tous leurs domestiques, & environ deux cens Bour-

geois & artiſans tous gens de main, dont on étoit aſſuré, & qui par leur crédit dans la Ville entraîneroient aiſément le reſte du peuple.

La mort de Vaſconcellos fut réſolue, comme d'une victime qui étoit dûe au reſſentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui propoſerent de traiter de même l'Archevêque de Brague : ils repréſenterent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de ſon génie; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire ; qu'il pourroit remplacer le Secré-

taire en se mettant à la tête des Espagnols & de leurs créatures qui étoient dans la Ville ; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du Palais, il pourroit se jetter dans la Citadelle, ou venir au secours de la Vice-Reine, à laquelle on sçavoit bien qu'il étoit tout dévoué; que dans une affaire aussi importante, il ne falloit point laisser d'ennemis derriere eux, qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié, & d'une compassion qu'ils auroient eue à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de

l'Assemblée à sa mort ; & ce Prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si Dom Michel d'Almeïda * n'eût pris son parti. Il remontra aux Conjurés, que la mort d'un homme de ce caractere, & revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à tout le monde ; que s'étoit attirer sur le Duc de Bragance la haine de tout le Clergé & de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands Princes, & qui joindroient aux noms de rebelle & d'usurpateur celui d'excommunié ; que le Prince lui-même seroit au désespoir que l'on

* *Sousa de Macedo dit que ce fut d'Almada.* p. 554.

marquât son avenement à la Couronne par une action si cruelle ; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'exécution, qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin, il parla si fortement en sa faveur, qu'il obtint de ses amis la vie de ce Prélat, qui ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche & l'ordre de l'attaque. Ils arrêterent qu'ils se partageroient en quatre bandes, pour se jetter dans le Palais en même temps par quatre endroits différens, afin

âfin d'occuper toutes les avenues, ſans que les Eſpagnols puſſent communiquer enſemble, ou ſe ſecourir mutuellement. Que Dom Michel d'Almeïda attaqueroit la Garde Allemande, qui étoit à l'entrée du Palais; que le grand Veneur Mello, ſon frere, & Dom Eſtevan d'Acugna, à la tête des Bourgeois, ſurprendroient une Compagnie d'Eſpagnols qui montoient tous les jours la Garde devant un endroit du Château, qu'on appelloit le Fort: que Teillo de Menezès, le Grand Chambellan Emanuel Saa, & Pinto, ſe rendroient maîtres de

l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur-le-champ ; & que Dom Antoine d'Almada, Mendoze, Dom Carlos Norogna, & Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la Vice-Reine, & de tous les Espagnols qui étoient dans le Palais, pour servir comme d'ôtages, s'il en étoit besoin. Que, pendant qu'ils seroient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacheroit quelques Cavaliers avec des principaux Bourgeois, pour proclamer dans la Ville Dom Juan, Duc de Bragance, Roi de Portugal. Qu'ayant

aſſemblé le peuple dans les rues, ils s'en ſerviroient pour ſe jetter du côté où il paroîtroit encore quelque reſiſtance. On ſe ſépara dans la réſolution de ſe trouver le Samedi premier Décembre, les uns chez Dom Michel d'Almeïda, & les autres chez d'Almada & Mendoze, où les Conjurés devoient s'armer.

Pendant que les amis du Duc de Bragance travailloient à Liſbonne avec tant de chaleur pour ſes intérêts, & que lui-même n'oublioit rien pour s'aſſurer de toute ſa Province ; le premier Miniſtre, allarmé de ſes retar-

demens, lui dépêcha un Courier, qui lui portoit un ordre exprès de partir inceſſamment pour ſe rendre à la Cour ; & afin que ce Prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire ſon voyage, le Courier lui remit entre les mains, de la part du Comte-Duc, une Ordonnance de dix mille ducats à prendre ſur le Tréſor Royal.

Caët. p. 28.

C'étoit s'expliquer en termes clairs & intelligibles. Le Duc ne pouvoit différer davantage, ſans ſe rendre ſuſpect avec juſtice. Il n'avoit plus aucune raiſon pour ſe diſpenſer d'obéir aux or-

dres du Roi : il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux, qui auroient pû déconcerter tous ſes deſſeins & ruiner abſolument l'entrepriſe. Ce ne fut pas auſſi la maniere dont il ſe ſervit pour parer à des ordres ſi preſſans. Il fit partir auſſitôt la plus grande partie de ſa Maiſon, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans ſon Gouvernement à la vûe du Courier, comme une perſonne qui eſt prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même mo-

ment un Gentihomme à la Vice-Reine, pour lui donner avis de ſon départ. Il écrivit au premier Miniſtre, qu'il ſeroit au plus tard dans huit jours à la Cour; & afin d'avoir un témoin qui dépoſât en ſa faveur, il intéreſſa le Courier par une ſomme d'argent qu'il lui fit donner, ſous prétexte de payer ſa courſe, & de reconnoître la peine qu'il avoit priſe de lui apporter les ordres du Roi. Il avertit en même-tems les Conjurés des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la Cour, leur faiſant voir la néceſſité qu'il y avoit d'exécuter leurs deſſeins le jour

dont on étoit convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettoit gueres de pouvoir rien entreprendre si promptement. Caët L. 1. p. 25.

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le Gouvernement des Espagnols : il ne les appelloit jamais que des Tyrans & des Usurpateurs. Il déclamoit publiquement contre leurs injustices ; mais surtout il paroissoit déchaîné contre le voyage de Cata-

logne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada, l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avoit pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, & qu'il seroit ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement, quand l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la Conjuration, cet homme, en effet aussi timide & aussi lâche qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part, & de vouloir prendre aucun engagement avec les Conjurés, sous pré-

texte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire. Fier & intrépide, tant qu'il crut la chose fort éloignée, mais timide & retenu à la vûe du péril qu'il falloit partager : Où sont, dit-il, à d'Almada, les forces nécessaires pour soutenir un aussi grand dessein ? Quelle armée avez-vous à opposer aux Troupes Espagnoles qui se repandront dans tout le Pays au premier mouvement que vous ferez paroître ? Quels sont les Grands qui sont à la tête de cette affaire ? Et ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une

Guerre Civile ? Je crains bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des Espagnols, & à la liberté du Royaume, vous ne contribuiez à sa ruine, en leur donnant le prétexte qu'ils cherchent depuis si longtemps, d'achever de ruiner le Portugal.

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentimens, au désespoir d'avoir si mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main ; & le pressant vivement, les yeux pleins de colere : il faut, lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon secret, ou

que je te puniſſe de l'avoir ſurpris par tes diſcours pleins d'impoſture. Mais l'autre, dont la prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus préſent, conſentit, à la vûe d'une épée nue, à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la Conjuration, il trouva même des raiſons pour détruire les premieres qu'il avoit avancées. Il fit pluſieurs ſermens de garder inviolablement le ſecret. Enfin il n'oublia rien pour perſuader à d'Almada que ce n'étoit ni faute de courage, ni manque de reſſentiment contre les Eſpagnols, s'il n'avoit pas

goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses & ses sermens ne rassurerent pas si fort d'Almada, qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette avanture. Sans perdre son homme de vûe, il avertit les principaux Conjurés de l'accident qui lui étoit arrivé. L'allarme se répandit aussitôt parmi eux. On fit plusieurs réflexions sur la légereté & l'inconstance de cet homme : on craignit que la vûe du péril qu'il faudroit partager, ou l'espérance d'une grosse récompense ne le rendissent infidele, malgré toutes leurs

précautions. Là-dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, & ils forcerent Pinto d'écrire à son Maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise, qu'il eût reçu de leurs nouvelles. Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrettement au Prince de n'avoir aucun égard à sa Lettre; que ce n'étoit qu'une terreur panique des Conjurés, & dont ils seroient revenus devant que le Courier fût arrivé à Villaviciosa.

Caët. L. 1. p. 25. Sousa L. 3. C. 2.

En effet, voyant le lende-

main que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'allarme si chaudement ; & celui qui leur avoit causé cette inquiétude, leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avoit promise, soit qu'il eût pris des sentimens plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal-à-propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'éxécution au jour déterminé. Mais à-peine étoient-ils sortis de cet embarras qu'ils retomberent dans un autre, qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des Conjurés répandus dans le Palais, pour découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment comme des Courtisans oisifs, lorsque la veille de l'exécution, qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils apperçurent ce Ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des Conjurés n'y auroient seulement pas fait d'attention, parcequ'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons où ils n'avoient point

de part. Cependant l'allarme ſe repandit auſſi-tôt parmi eux : ils ſe perſuaderent que cet homme fin & habile, qui avoit des eſpions de tous côtés, avoit découvett quelque choſe de la Conjuration. On ne douta point qu'il ne fût paſſé de l'autre côté du fleuve, pour faire entrer dans la Ville quelques troupes qui étoient répandues dans les Villages voiſins. Auſſi-tôt l'image des ſupplices, avec toutes les horreurs de la mort, ſe préſenta à l'eſprit de pluſieurs; la peur leur faiſoit voir leurs maiſons environnées d'Officiers de Juſtice pour les arrêter :

rêter : déjà quelques-uns songeoient à se sauver en Afrique, ou en Angleterre, pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin, ils passerent une partie de la nuit dans ces agitations, &, pour ainsi dire, entre la vie & la mort, lorsque ceux des Conjurés qui étoient restés sur le Port pour observer ce qui se passeroit vinrent leur apprendre que le Secrétaire étoit rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié. La joie succeda parmi les Conjurés à leurs inquiétudes, & ils se retirerent après s'être assurés que rien

Sousa l.3.c.2. p.557.

O

ne branloit dans le Palais ; que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, & qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard quand ils se séparerent ; & delà au moment de l'exécution, il ne restoit qne quelques heures de la nuit ; & dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux Conjurés, avant que la Conjuration eût pû éclater : tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très incertaines, & souvent fort perilleuses, sur-tout quand la

crainte des ſupplices ou l'eſpérance des récompenſes peut faire des traîtres & des infideles. Georges Mello, frere du Grand Veneur, logeoit ordinairement chez un de ſes parens, qui demeuroit dans un fauxbourg éloigné de la Ville. Ce Seigneur crut que comme il touchoit au moment que la Conjuration alloit éclater, ſon parent, & qui étoit ſon ami depuis quelque temps, auroit lieu de ſe plaindre qu'il lui eût caché une affaire de cette importance, & où le bien commun de la patrie l'intéreſſoit comme lui, qu'il l'engageroit aiſé-

Caët. L. 1. p. 26.

ment dans la conſpiration ; & qu'il le meneroit avec lui au rendez vous des Conjurés. Dans cette vûe il monta à ſa chambre au retour de l'Aſſemblée , & le tirant dans ſon cabinet , il lui fit part de toute l'entrepriſe , l'exhortant à ſe joindre à tant d'honnêtes gens , & de s'y porter comme un homme de ſa qualité devoit faire , & en véritable Portugais. L'autre , ſurpris d'une ſi étrange nouvelle , ne laiſſa pas d'affecter quelque démonſtration de joie , de voir ſon pays prêt à recouvrer ſa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'hono-

roit, & l'assura qu'il se tiendroit heureux d'exposer sa vie, & de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste & si glorieux.

Sur cela ils se séparerent pour se reposer quelques heures, avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre, qu'il se repentît de l'excès de sa confiance. Il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme dont il n'étoit pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses

yeux & dans toute sa contenance une inquiétude secrette, & des marques de surprise & de frayeur à la vûe d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices, ou l'espérance d'une récompense assurée, ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réfléxions qui agitoient son esprit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre, lorsqu'un bruit confus de gens qui parloient assez bas & comme en secret ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la fa-

veur d'une lumiere aſſez ſombre, il apperçut ſon parent à la porte de la maiſon prêt à monter à cheval. Auſſi-tôt la colere & la fureur s'emparant de ſon ame, il deſcendit bruſquement de ſa chambre, & courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fierement, quelle affaire extraordinaire le faiſoit ſortir de ſa maiſon au milieu de la nuit, quel deſſein il avoit, & où il vouloit aller. L'autre, extrêmement ſurpris, cherchoit de mauvaiſes raiſons pour juſtifier ſa ſortie. Mais Mello, le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter

dans sa chambre ; & s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vûe jusqu'à ce que, l'heure de l'exécution étant arrivée, il le détermina de venir avec lui se joindre aux autres Conjurés.

Samedi premier de Décembre 1640. Enfin le jour parut, où le succès alloit décider si le Duc de Bragance méritoit le titre de Roi & de Libérateur de la Partie, ou le nom de Rebelle & d'Ennemi de l'Etat.

Les Conjurés se rendirent de grand matin chez Dom Michel d'Almeïda, & chez les autres Seigneurs, où ils devoient s'armer. Ils y parurent

rurent tous avec tant de résolution & de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre, composé de Prêtres, de Bourgeois & de Gentilshommes, qui étoient la plûpart animés par des intérêts différens, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole & à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution, comme s'il avoit été le Chef & l'auteur de l'entreprise, & que la Couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes

Caët. Passar. L. 1. p. 26.

même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'Histoire conserve la mémoire de Dona Philippe de Villenes, qui arma de ses propres mains ses deux fils; & après leurs avoir donné leurs cuirasses; » Allez, mes » enfans, leur dit-elle, éteindre la tyrannie, & nous » venger de nos ennemis; & » soyez sûrs que si le succès » ne répond pas à nos espé- » races, votre mere ne sur- » vivra pas un moment au » malheur de tant de gens » de bien «.

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au Palais par différens chemins;

& la plûpart en litieres, afin de mieux cacher leur nombre & les armes qu'ils portoient. Ils se partagerent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'apperçût de leur grand nombre, & que l'heure extraordinaire où ils paroissoient au Palais, ne fît soupçonner au Secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures son-

nerent; & Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se pousserent en même temps brusquement, chacun du côté qu'il lui étoit assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande sur la garde Allemande, qui prise au dépourvû, la plûpart sans armes, fut bientôt défaite, sans avoir presque rendu de combat.

Le Grand Veneur, Mello son frere, & Dom Estevan d'Acugna chargerent la Compagnie Espagnole qui étoit en garde devant un

endroit du Palais qu'on appelloit le Fort. Ils étoient ſuivis de la plûpart des Bourgeois qui avoient part à l'entrepriſe. Ils ſe jetterent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le Corps-de-Garde où les Eſpagnols s'étoient retranchés. Mais perſonne ne s'y diſtingua davantage qu'un Prêtre du Bourg d'Agembuza. Il marchoit à la tête des Conjurés, tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre : il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pieces leurs ennemis ; au milieu de ſes plus vives exhortations, il chargeoit

lui-même les Eſpagnols. Tout fuyoit devant lui : car paroiſſant armé d'un objet que la Religion nous apprend à révérer, perſonne n'oſoit l'attaquer, ni ſe défendre ; enſorte qu'après quelque réſiſtance l'Officier Eſpagnol, avec ſes ſoldats, fut obligé de ſe rendre, & pour ſauver ſa vie, de crier comme les autres : Vive le Duc de Bragance, Roi de Portugal.

Pinto s'étant ouvert le chemin du Palais ſe mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vaſconcellos. Il marchoit avec tant de confiance &

de résolution, que rencontrant un de ses amis qui lui demenda en tremblant, où il alloit avec ce grand nombre de gens armés, & ce qu'il vouloit faire : » Rien » autre chose lui dit-il en » souriant, que de changer » de Maître, & vous défaire » d'un Tyran, pour vous » donner un Roi légitime «.

En entrant dans l'appartement du Secrétaire, ils trouverent au bas de l'escallier Francisco Soarez d'Albergaria, Lieutenant Civil*, qui ne faisoit que de sortir de chez lui. Ce Magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querel-

* Corregidor de Civil.

le particuliere, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtés, Vive le Duc de Bragance, il crut que son honneur & le devoir de sa charge l'obligeoient de crier, Vive le Roi d'Espagne & de Portugal; ce qui lui coûta la vie: un des Conjurés lui tira un coup de pistolet, & se fit un mérite de le punir d'une infidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, Premier Commis du Secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le Ministre ordinaire de

ſes cruautés, & que, ſemblable à ſon Maître, il traitoit la Nobleſſe avec beaucoup de mépris ; Dom Antoine de Menezès lui enfonça ſon poignard dans le ſein ; Mais ce coup ne ſuffit pas pour faire ſentir à ce malheureux que ſon autorité étoit finie : car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, & croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il ſe tourna fierement vers Menezès, & le regardant avec des yeux pleins de vengeance & de reſſentiment : » Quoi, tu » oſes me frapper, lui dit-il ? A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups

redoublés qui le jetterent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après d'une maniere plus honteuse, par la main du bourreau.

Sousa, L. 3, c. 2.

Les Conjurés, s'étant ainsi défaits de ce Commis qui les avoit arrêtés sur l'escalier, se presserent d'entrer dans la chambre du Secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia, Capitaine d'Infanterie, qui, voyant tant de monde armé & plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût

aucune obligation à ce Ministre, la seule générosité le fit jetter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux Conjurés, & lui donner le temps de se sauver : mais ayant été blessé au bras, & ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jetta par une fenêtre, & fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussitôt les Conjurés entrerent en foule dans la chambre du Secrétaire : on le cherche par tout, on renverse lits, tables ; on enfonce les coffres pour le trouver, chacun vouloit

avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroiſſoit point, & les Conjurés étoient au déſeſpoir qu'il échappât à leur vengeance, lorſqu'une vieille ſervante, menacée de la mort, fit ſigne qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaiſſeur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

Souſa, l.3.c.3. p.565. La frayeur où le jetta la vûe d'une mort qu'il voyoit préſente de tous côtés l'empêcha de dire un ſeul mot. Dom Rodrigo de Saa, Grand Chambellan, lui donna le premier un coup de piſtolet; enſuite percé de plu-

ſieurs coups d'épée, les Conjurés le jetterent par la fenêtre en criant : » Le Tyran » eſt mort, vive la liber» té, & Dom Juan Roi de » Portugal «.

Le peuple, qui étoit accouru au Palais, pouſſa mille cris de joye en le voyant précipiter, & répondit par de grandes acclamations aux Conjurés. Enſuite il ſe jetta avec fureur ſur le corps de ce malheureux : chacun en le frappant crut venger l'injure publique, & donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vaſconcellos, Portugais de naiſſance, mais ennemi juré

de ſon pays, & tout Eſpagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à ſon emploi, d'un travail inconcevable, & fécond à inventer de nouvelles manieres de tirer de l'argent du peuple; & par conſéquent impitoyable, inflexible, & dur juſques à la cruauté; ſans parens, ſans amis, ſans égards: perſonne n'avoit de pouvoir ſur ſon eſprit: inſenſible même aux plaiſirs, & incapable d'être touché par les remords de ſa conſcience, il avoit amaſſé des biens immenſes dans l'exercice de ſa Char-

ge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, & se paya par ses mains des torts qu'il prétendoit avoir reçus durant son Ministere.

Pinto sans perdre de tems marcha pour se joindre aux autres Conjurés, qui devoient se rendre maîtres du Palais & de la personne de la Vice-Reine. Il trouva que ç'en étoit déjà fait, & qu'ils avoient eu un pareil succès par-tout. En effet, ceux qui étoient destinés pour attaquer l'appartement de cette Princesse s'étant présentés à la porte, & le peuple fu-

rieux menaçant d'y mettre le feu, si elle ne faisoit ouvrir promptement, la Vice-Reine, accompagnée de ses Filles d'honneur & de l'Archevêque de Brague, se présenta à l'entrée de sa chambre se flattant que sa présence appaiseroit la Noblesse, & feroit retenir le peuple. J'avoue, Messieurs, leur dit-elle, en s'avançant vers les principaux des Conjurés, » que le Secrétaire » s'est attiré justement la » haine du peuple, & votre » indignation, par la dureté » & l'insolence de sa con- » duite : sa mort vient de » vous délivrer d'un Ministre odieux

» odieux. Votre reſſentiment
» ne doit-il pas être ſatisfait?
» Songez que ces mouve-
» mens peuvent encore ſe
» donner à la haine publi-
» que contre le Secrétaire :
» mais, ſi vous perſéverez
» plus long-temps dans ce
» tumulte, vous ne pourrez
» vous diſculper du crime
» de rébellion; & vous me
» mettrez moi-même hors
» d'état de pouvoir vous ex-
» cuſer auprès du Roi «.

Dom Antoine de Menezès lui répondit, que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes ſeulement pour ôter la vie à un miſérable, qui la devoit perdre par

la main du Bourreau ; qu'ils étoient assemblés pour rendre au Duc de Bragance une Couronne qui lui appartenoit légitimement, qu'on avoit usurpée sur sa Maison, & qu'ils sacrifieroient tous leur vie avec plaisir pour le remettre sur le Trône. Elle vouloit lui répondre, & interposer l'autorité du Roi ; mais d'Almeïda, craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des Conjurés, l'interrompit brusquement, lui disant : Que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre Roi que le Duc de Bragance. Et en même-temps tous les

Conjurés crierent à l'envi : Vive Dom Juan, Roi de Portugal.

La Vice-Reine, voyant qu'ils ne gardoient plus de mesures, crut trouver plus d'obéissance dans la Ville, & que sa présence imposeroit davantage au peuple & aux Bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des Conjurés. Mais, comme elle vouloit descendre, Dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore dans le Royaume ; & qu'il n'étoit pas à

propos d'expoſer une grande Princeſſe aux inſultes du peuple encore en mouvement, & plein de chaleur pour ſa liberté. Elle comprit aiſément par ces paroles, qu'elle étoit priſonniere. Outrée de dépit, elle lui demanda avec hauteur : » Eh ! que me peut faire le » peuple ? « A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement : » Rien » autre choſe, Madame, que » de jetter votre Alteſſe par » les fenêtres «.

Souſa L. 3, c. 3, page 457. De bello Luſit. L. 1, p. 1.

L'Archevêque de Brague ne put entendre Norogna ſans frémir de colere. Il arracha l'épée à un Soldat qui

ſe trouva auprès de lui ; & plein de fureur, voulant ſe jetter au travers des Conjurés pour venger la Vice-Reine, il alloit ſe faire tuer, lorſque Dom Michel d'Almeïda l'embraſſant, le conjura de ſonger au péril où il s'expoſoit ; & le tirant par force à l'écart, il lui dit que ſa vie ne tenoit à rien, & qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des Conjurés, à qui ſa perſonne étoit aſſez odieuſe, ſans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile & peu convenable à un homme de ſon caractere. Il fut donc obligé de ſe retirer, & même de diſſimu-

ler toute ſa colere, dans l'eſpérance que le temps lui fourniroit une occaſion favorable pour faire éclatter ſa vengeance contre Norogna, & ſon attachement pour les intérêts de l'Eſpagne.

Le reſte des Conjurés s'aſſura des Eſpagnols qui étoient dans le Palais ou dans la Ville. Ils arrêterent le Marquis de Puëbla, Major-Dome de la Vice-Reine & frere aîné du Marquis de Leganez ; Dom Didace Gardenas, Meſtre de Camp Général, Dom Fernand de Caſtro, Intendant de Marine ; le Marquis de Bainetto, Italien, Grand Ecuyer de la

Vice-Reine, & quelques Officiers de Marine qui étoient dans le Port. Cela ſe paſſa avec autant de tranquillité, que s'ils avoient été arrêtés par un ordre du Roi d'Eſpagne. Perſonne ne branla pour les ſecourir; & eux-mêmes n'étoient gueres en état de ſe défendre, ayant été arrêtés la plûpart dans le lit.

Enſuite Antoine de Saldaigne, à la tête de ſes amis & d'une foule de peuple dont il étoit ſuivi, monta à la Chambre Souveraine de *Relation*. Il expoſa à la Compagnie le bonheur du Portugal, qui avoit recouvré ſon Roi légitime ; que la

tyrannie venoit d'être détruite, & que les loix, si longtemps méprisées, alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un Prince si sage & si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général : on n'y répondoit que par de vives acclamations en faveur du nouveau Prince. Et Gonzalez de Sousa de Macedo, premier Président de cette Cour Souveraine, & père de l'Historien que nous avons consulté, prononça aussitôt ses Arrêts au nom de Dom Juan, Roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposoit la Chambre

bre de *Relation* à reconnoître le Duc de Bragance pour Roi, Dom Gaston Coutigno tiroit des priſons tous ceux que la dureté des Miniſtres d'Eſpagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, paſſant tout d'un coup d'un affreux cachot, & de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaiſir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés de ſentimens de reconnoiſſance, & agités de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, compoſerent comme une nouvelle Compagnie de Conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur

pour affermir le Trône du Duc de Bragance, que le Corps de Nobleſſe qui en avoit formé le premier deſſein.

Au milieu de la joie que cauſoit aux Conjurés le ſuccès favorable de l'entrepriſe, Pinto avec les principaux n'étoit pas ſans inquiétude.

Les Eſpagnols étoient encore dans la Citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la Ville, & faire repentir le peuple d'une joie inconſidérée. C'étoit d'ailleurs une porte aſſurée au Roi d'Eſpagne pour rentrer dans la Ville, & y rétablir ſon au-

torité. Ainsi, croyant n'avoir rien fait, tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette Place, ils allerent trouver la Vice-Reine, à laquelle ils demanderent un ordre pour le Gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejetta bien loin cette proposition ; & leur reprochant leur rebellion, elle leur demanda avec indignation, s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu, & la colere dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur-le-champ poignarder

tous les Eſpagnols qui étoient arrêtés. La Princeſſe, effrayée de l'emportement de cet homme, & craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le Gouverneur ſçavoit trop bien ſon devoir, pour déférer à un ordre qu'il devineroit aiſément avoir été extorqué par violence : ainſi elle ſigna cet ordre ; mais il eut un autre effet qu'elle ne penſoit. Le Gouverneur Eſpagnol, Dom Louis del Campo, homme de peu de réſolution, voyant à la porte de la Citadelle tous les Conjurés en armes, ſuivis d'une foule de peuple, qui me-

naçoit de le mettre en piéces avec toute sa garnison, s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, & avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté; Il rendit la Citadelle. Les Conjurés, assurés de tous côtés, dépêcherent aussi-tôt Mendoze & le Grand Veneur au Duc de Bragance, pour lui porter ces heureuses nouvelles, & l'assurer de la part de toute la Ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son Roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhai-

tée de tout le monde. Les Grands du Royaume ne voyoient ſon élévation qu'avec une ſecrette jalouſie : & ceux de la Nobleſſe, qui n'avoient point eu de part à la Conjuration, obſervoient un ſilence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient juſqu'à dire qu'il n'étoit pas sûr que ce Prince voulût avouer une action auſſi hardie, & qui auroit infailliblement des ſuites terribles. Les créatures des Eſpagnols ſur-tout étoient dans une conſternation étrange : ils n'oſoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout

furieux de sa nouvelle liberté. Chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre ou espérer des desseins du Duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toujours leur chemin. Ils s'assemblerent au Palais, pour donner quelques ordres, en attendant l'arrivée du Roi. Ils décalrerent unanimement l'Archevêque de Lisbonne Président du Conseil, & Lieutenant Général pour le Roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état

préſent de la Ville & de tout le Royaume demandoit plutôt un Général, qu'un homme de ſon caractere. Enfin, faiſant ſemblant de ſe rendre aux prieres de ſes amis, il convint de ſe charger de ſigner les ordres, pourvû qu'on lui donnât l'Archevêque de Brague pour Collegue dans l'expédition des affaires & des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du Roi.

Par-là, ce Prélat, fin & habile, eſpéroit, ſous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, & par conſéquent criminel envers les Eſpagnols,

s'il acceptoit la qualité de Gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre; ou, s'il la refusoit, le perdre auprès du Prince, & le rendre odieux à ses peuples mêmes, & à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le Royaume.

L'Archevêque de Brague sentit bien le piége qu'on lui tendoit: mais, comme il étoit tout dévoué au parti des Espagnols, par l'attachement qu'il avoit pour la Vice-Reine, il refusa hautement de prendre aucune part au Gouvernement. Ainsi l'Archevêque de Lisbonne

s'en trouva chargé ſeul; & on lui donna pour Conſeillers d'Etat Dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, & Dom Antoine d'Almada.

Un des premiers ſoins du Gouverneur, fut de ſe rendre maître de trois grands Galions Eſpagnols qui étoient dans le Port de Liſbonne. On arma quelques Barques, où toute la Jeuneſſe de la Ville ſe jetta, dans l'impatience de ſe ſignaler: mais on trouva ces Vaiſſeaux ſans réſiſtance, les Officiers & la plûpart des Soldats ayant été arrêtés dans la Ville, dans le temps que la Conjuration éclata.

Il dépêcha le ſoir du même jour des Couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les peuples à rendre graces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les Magiſtrats des Villes de faire proclamer le Duc de Bragance Roi de Portugal, & de s'aſſurer de tous les Eſpagnols qu'on pourroit trouver. Enſuite il fit préparer toutes choſes dans Liſbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau Prince qu'on attendoit à tous momens. L'Archevêque fit entendre à la Vice-Reine, qu'il étoit à propos qu'elle

ſe retirât du Palais pour faire place au Roi & à toute ſa Maiſon. Il lui fit préparer un appartement dans la Maiſon Royale de Xabregas, qui étoit dans une extrêmité de la Ville. La Princeſſe ſortit du Palais auſſitôt qu'elle eut appris les intentions de l'Archevêque ; mais, d'un air fier & ſans dire un ſeul mot, elle traverſa toute la Ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de Courtiſans, qui l'accompagnoient ordinairement : à peine avoit-elle quelques domeſtiques ; & le ſeul Archevêque de Brague, toujours conſtant dans ſon attache-

ment, lui en donna des marques publiques dans un tems qu'elles n'étoient pas ſans danger pour ſa vie.

Cependant le Duc de Bragance ſouffroit de cruelles agitations, dans l'incertitude de ſa deſtinée : tout ce que l'eſpérance la plus flatteuſe a d'agréable, & tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui paſſoient tour à tour dans l'eſprit. L'éloignement de Villaviciosa, qui eſt à trente lieues de Liſbonne, l'empêchoit d'en apprendre des nouvelles auſſitôt qu'il eût bien ſouhaité. Tout ce qu'il ſçavoit, c'eſt que dans ce

moment on y décidoit de ſa vie & de ſa fortune. Il avoit réſolu d'abord, comme nous avons dit, de faire ſoulever le même jour toutes les Villes de ſes dépendances : mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Liſbonne, afin de prendre ſon parti, conſormément à ce qui ſe ſeroit paſſé dans cette Ville. Il lui reſtoit le Royaume des Algarves, & la Ville & la Citadelle d'Elvas, où il pouvoit ſe retirer, ſi le ſuccès n'étoit pas favorable dans la Capitale ; & il crut même pouvoir encore ſe défendre d'avoir eu part à la Con-

juration, dans un temps ſurtout où les Eſpagnols conſentiroient aiſément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé pluſieurs Couriers ſur la route de Liſbonne ; & quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déjà paſſé toute la journée & une partie de la nuit dans ces agitations, lorſqu'enfin Mendoze & Mello, ayant fait une extrême diligence, arriverent à Villaviciosa. Ils ſe jetterent d'abord aux pieds du Prince ; & par cette action reſpectueuſe, & la joie qui brilloit ſur leur viſage, ils lui apprirent encore

mieux que par leurs paroles, qu'il étoit Roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise; mais le Prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la Duchesse. Ces deux Seigneurs la saluerent avec le même respect que si elle eût été déjà sur le Trône : ils l'assurerent de tous les vœux de ses Sujets ; & pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur Souveraine, ils la traiterent toujours de Majesté, ce qui lui devoit être

être d'autant plus agréable, que l'on ne ſe ſervoit auparavant que du mot d'Alteſſe pour les Rois de Portugal.

On peut juger de la joie du Prince & de cette Princeſſe par les cruelles inquiétudes dont ils ſortoient, & par la grandeur de la fortune où ils ſe trouvoient heureuſement élevés. Tout le Château retentit alors de cris de joie : la nouvelle ſe répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé Roi de Portugal dans toutes les Villes de ſes dépendances. Alphonſe de Mello en fit faire au-

tant dans la Ville d'Elvas. Chacun accourut en foule rendre ſes devoirs au nouveau Roi : & peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confuſément, ne toucherent pas moins l'ame de ce Prince, que ceux qu'il reçut quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'Archevêque Régent dépêchoit Couriers ſur Couriers au Duc de Bragance, pour lui repréſenter de quelle importance étoit ſa préſence à Liſbonne. Son dernier Courier le trouva le Lundi à moitié chemin, dans la Plaine de Montemor, où

pour couvrir ſa marche, ce Prince timide feignoit de chaſſer à l'oiſeau : mais il n'eut pas plutôt ouvert le paquet du Régent, qu'il prit la poſte pour ſe rendre à Aldegalegue, dont il étoit éloigné de dix lieues ; & y ayant trouvé une Barque avec deux Pêcheurs, il ſe jetta dedans, & ſe fit conduire à Liſbonne, en traverſant le Tage, qui en cet endroit a trois lieues de largeur. D'Ablancour, Envoyé du feu Roi en Portugal, rapporte dans ſes Mémoires, que ce Prince aborda à la Place du Palais, qui eſt un quarré long fort ſpacieux, fermé de trois

cours du Palais de l'Alfardegue & de quelques maisons particulieres, & de l'autre du Tage, qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse ; que cette grande Place étoit remplie d'une infinité de personnes de toutes conditions, qui attendoient depuis deux jours leur Prince, les yeux toujours tournés vers Aldegalegue ; mais que pas un, dit cet Ecrivain, ne conjecturoit, en voyant aborder cette barque de pêcheurs, qu'elle portoit le Roi ; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupoit la Pla-

ce; qu'il paſſa au travers de la foule comme un particulier, & que ce ne fut qu'après être monté ſur une eſpece d'échafaut où on avoit placé ſon Trône, qu'il fut ſalué & proclamé Roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le ſoir il y eut des feux d'artifices diſpoſés dans toutes les Places publiques. Les Bourgeois en particulier en avoient fait chacun devant leurs maiſons : toutes les fenêtres brillerent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux & de bougies : il ſembloit que toute la Ville fût en feu;

ce qui fit dire à un Eſpagnol, que ce Prince étoit bien heureux qu'un ſi beau Royaume ne lui coûtât qu'un feu de joie.

En effet, un ſoulevement général de tout le Royaume ſuivit incontinent celui de Liſbonne. Il ſembloit qu'à l'exemple de cette Capitale chaque Ville eût une conſpiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte & générale. Il arrivoit tous les jours des Couriers au Roi, pour lui apprendre que les Villes & les Provinces entieres avoient chaſſé les Eſpagnols pour ſe mettre ſous ſon

obéïssance. Les Gouverneurs des Places ne furent pas plus fermes que celui de la Citadelle de Lisbonne ; & soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plûpart sans se faire tirer un coup de mousquet. Chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos : rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire, qu'ils s'enfuirent de Portugal avec la même précipitation, que des crimi-

nels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le Royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté; & tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que Dom Fernand de la Cueva, Gouverneur de la Citadelle de Saint Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale, & conserver la Place au Roi son Maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols, commandés par de braves Officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premieres approches des Portugais. Il fallut

lut ſe réſoudre à l'aſſiéger dans les formes. On fit venir du canon de Liſbonne, la tranchée fut ouverte, & pouſſée juſqu'à la contreſcarpe, nonobſtant le feu continuel & les ſorties fréquentes que faiſoient les aſſiégés. Mais comme la voie de la négociation eſt toujours la plus ſûre, & ſouvent la plus courte, le Roi fit faire des propoſitions ſi avantageuſes au Gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y réſiſter. Il fut ébloui des ſommes conſidérables qu'on lui offrit, jointes à une Commanderie de l'Ordre de Chriſt dont ce Prince l'aſſura. Il fit ſon

traité, & rendit la Citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de Troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux Officiers de sa garnison, qui refuserent de signer la capitulation.

Le Roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa Royauté, & rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 Décembre avec toute la magnificence possible. Le Duc d'Aveïro, le Marquis de Villareal, le Duc de Camine son fils, le Comte de Monsano, & tous les autres Grands

du Royaume s'y trouverent. L'Archevêque de Lisbonne, à la tête de son Clergé, & accompagné de plusieurs Evêques, le reçut à la porte de la Cathédrale ; & il fut reconnu solemnellement pour Roi de Portugal par tous les Etats du Royaume, qui lui prêterent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la Reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la Cour sortit bien loin au-devant d'elle : les Officiers, qui étoient nommés pour composer sa Maison, s'étoient déjà rendus auprès d'elle : le Roi même sortit

de Lisbonne pour la recevoir. Ce Prince n'oublia rien de toutes les magnificences qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, & qui pouvoient lui faire croire qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la Couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune le personnage de Reine ne lui coûta rien, & qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grace & de majesté, qu'elle sembloit être née sur le Trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret,

ſoit que l'on conſidere le grand nombre, ou les diverſes qualités des perſonnes à qui il fut confié. Mais ce fut une ſuite naturelle des ſentimens d'averſion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-temps contre le Gouvernement Eſpagnol: ſentimens que les guerres fréquentes, que ces peuples comme voiſins ont toujours eues entr'eux, firent naître dès le commencement de cette Monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés dans le Commerce, avoient fort augmentés, & qui étoient dé-

générés en une haine violente depuis que les Portugais avoient été ſoumis à la domination de la Caſtille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la Cour d'Eſpagne. Le Miniſtre en fut ſenſiblement touché, il fut au déſeſpoir de s'être laiſſé prévenir. Le Roi ſon Maître n'avoit pas beſoin de nouvelles affaires ; il étoit aſſez embarraſſé à ſe défendre contre les armes de la France & de la Hollande : & ſurtout la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, & lui cauſoit de violentes inquiétudes.

Toute la Cour ſavoit la

nouvelle : le Roi étoit le ſeul qui l'ignoroit : perſonne n'oſoit ſe haſarder de lui en parler, par la crainte du Miniſtre, qui n'auroit pas pardonné aiſément à ceux qui ſe ſeroient chargés de ce ſoin. Enfin cette affaire faiſant trop de bruit pour être cachée davantage, & le Comte-Duc craignant que quelqu'un de ſes ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une maniere qui lui fût plus déſavantageuſe, que s'il le faiſoit lui-même, il ſe détermina à l'annoncer lui-même au Roi. Mais, comme il connoiſſoit l'eſprit de ce Prince, il ſut tourner la

chose d'une maniere si fine, que le Roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. Sire, lui dit-il en l'abordant avec un visage ouvert & plein de confiance, » je vous apporte une » heureuse nouvelle : votre » Majesté vient de gagner » un grand Duché, & plu» sieurs belles Terres. Et » comment, Comte ? lui dit » le Roi tout surpris. C'est, » répondit ce Ministre, que » la tête a tourné au Duc de » Bragance : il s'est laissé sé» duire par une populace qui » l'a proclamé Roi de Por» tugal : voilà tous ses biens » confisqués : il n'y a qu'à

De bello Lusi. L. 1, p. 49.

» les réunir à votre Domai-
» ne ; & par l'extinction de
» cette Maiſon, Votre Ma-
» jeſté régnera déſormais ſans
» inquiétude dans ce Royau-
» me.

Quelque foible que fût ce Prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces eſpérances magnifiques, qu'il ne comprît bien que cela ne ſeroit pas ſi aiſé. Mais, comme il n'oſoit plus voir que par les yeux de ſon Miniſtre, il ſe contenta de lui dire qu'il falloit travailler à éteindre une rébellion qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes.

En effet, le Roi de Por-

tugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne, il avoit nommé aussitôt pour toutes les Places frontieres des Gouverneurs, gens fideles, & pleins de valeur & d'expérience, qui partirent incessamment, & allerent se jetter chacun dans son Gouvernement, avec ce qu'ils purent ramasser de gens de Guerre, & travaillerent avec toute la diligence possible à mettre leurs Places en état de défense. Il délivra en même-tems quantité de Commissions pour lever des Troupes; & im-

médiatement après ſon Couronnement, il convoqua les Etats du Royaume. Il y fit examiner ſes droits à la Couronne, pour ne laiſſer aucun ſcrupule dans l'eſprit des Portugais ; & par un Acte ſolemnel il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal, comme deſcendant par la Princeſſe ſa mere de l'Infant Edouard, fils du Roi Emanuel, à l'excluſion du Roi d'Eſpagne, qui ne ſortoit de ce Roi que par une fille, qui, par les Loix fondamentales du Royaume, étoit excluë de la Couronne, ayant épouſé un Prince étranger.

Le 28 janvier 1641.

Souſa, p. 582.

Il déclara dans l'Aſſemblée générale des Etats, qu'il ſe contentoit de ſes biens de patrimoine pour l'entretien de ſa Maiſon, & qu'il réſervoit tout le Domaine Royal pour les néceſſités du Royaume; & afin de faire goûter aux peuples la douceur de ſon Gouvernement, il abolit tous les impôts dont les Eſpagnols les avoient accablés.

Il remplit les Charges de l'Etat & les Emplois les plus conſidérables, de ceux des Conjurés qui en étoient plus capables, & qui avoient marqué plus d'ardeur pour ſon élévation. Pinto n'eut

point de part à cette promotion : le Prince ne crut pas ſon autorité encore aſſez établie pour faire paſſer un de ſes Domeſtiques , d'une naiſſance médiocre , dans une grande Charge : il n'en eut cependant pas moins d'autorité ſur l'eſprit du Roi & dans tout le Royaume ; & l'on peut dire que ſans être Miniſtre , ni Secrétaire d'Etat en titre , il en faiſoit toutes les fonctions , par la confiance étroite que ſon Maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit deſirer dans le dedans du Royaume , il donna tous ſes ſoins à s'u-

nir étroitement avec les ennemis du Roi d'Eſpagne, & même à lui en ſuſciter de nouveaux ; & il tâcha d'inſinuer au Duc de Medinia Sidonia, ſon beau-frere, & Gouverneur de l'Andalouſie, le deſſein de ſe rendre indépendant dans ſon Gouvernement, & de s'en faire à ſon exemple le Souverain. Le Marquis d'Aïamonté, Seigneur Eſpagnol, parent de la Reine de Portugal ; ſe chargea de cette négociation, dont nous verrons le ſuccès dans la ſuite de ce diſcours.

Le nouveau Roi de Portugal dépêcha enſuite des

Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe, pour s'y faire reconnoître. Il fit une ligue offensive & défensive avec les Hollandois & les Catalans : il se trouvoit assuré de la protection de la France. Le Roi d'Espagne même montra sa foiblesse : car il n'entreprit rien de considérable sur les frontieres de Portugal pendant toute la Campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas : ses Troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après on

Sousa, L. 3. C. 5.

apprit que Goa, & tout ce qui reconnoît la domination Portugaiſe, ſoit dans les Indes, ou dans l'Afrique & le Pérou, avoient ſuivi la révolution générale du Royaume. De ſorte que tout ſembloit promettre au Roi de Portugal une ſuite d'heureux ſuccès, & un Regne toujours tranquille au dedans, & victorieux au dehors, lorſqu'il étoit ſur le point de perdre le Sceptre & la vie, par une déteſtable conſpiration qui s'étoit formée ſourdement dans Liſbonne, & au milieu de la Cour de ce Prince.

Souſa, Luſit.L 3.C, 7. P. 627.

L'Archevêque de Brague étoit,

étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la Cour d'Eſpagne, dont il étoit un des Miniſtres dans le Portugal. Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétabliſſement à eſpérer pour lui que dans le rétabliſſement du Gouvernement Eſpagnol : il craignoit même que le Roi, qui ſembloit avoir eu quelques égards pour ſon caractere, en ne le faiſant pas arrêter, comme les autres Miniſtres des Eſpagnols, ne s'y déterminât enfin, quand ſon autorité ſeroit entierement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de lui faire entreprendre Caët. L. 2.

quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la Vice-Reine. Il ne voyoit cette Princesse en prison, & dans les lieux surtout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir; & ce qui avoit particulierement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, & à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit apperçu qu'elle se servoit de la liberté que le Roi lui avoit laissée pour inspirer des sentimens de révolte à tous les Portugais qui l'appro-

choient. Cette conduite lui parut tyrannique & insupportable : il lui sembloit à tous momens que cette Princesse lui demandoit sa liberté, pour prix de toutes les graces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontés allumoit sa colere, & le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, & pour la venger de ses ennemis. Mais, comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les Gardes que le Roi lui avoit donnés, il résolut d'aller droit à la source ; &, par la mort du Roi même, rendre à cette Princesse & la

liberté & sa premiere autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas long-temps la Charge de Président du Palais, & qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il falloit prendre une autre route que celle que le Roi venoit de tenir; qu'il n'auroit jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il portoit aux Espagnols; que d'un autre côté, l'éléva-

tion du Roi étant l'ouvrage de la Nobleſſe, elle n'entreroit pas dans cette Conſpiration, dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réuſſir que du côté des Grands, dont la plûpart, bien loin d'avoir contribué à la révolution préſente, ſouffroient impatiemment l'élévation de la Maiſon de Bragance. Ainſi, après s'être aſſuré de la protection du Miniſtre d'Eſpagne, il jetta les yeux ſur le Marquis de Villareal.

Il fit comprendre à ce Prince, que le nouveau Roi étant un eſprit timide & dé-

fiant, chercheroit toujours les moyens d'abaiſſer ſa Maiſon, de peur de laiſſer à ſon Succeſſeur des ennemis redoutables dans des Sujets trop puiſſans ; que lui & le Duc d'Aveïro, tous deux du Sang Royal de Portugal, étoient éloignés des Emplois, pendant que toutes les Charges de l'Etat & les Dignités du Royaume devenoient la récompenſe d'une troupe de ſéditieux ; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le mépris qu'on faiſoit de ſa perſonne ; qu'il alloit languir dans une indigne oiſiveté au fond de ſa Province ;

qu'il ſongeât qu'il étoit trop grand par ſa naiſſance & ſes grands biens, pour être Sujet d'un ſi petit Roi; & qu'il venoit de perdre un Maître, dans la Perſonne du Roi d'Eſpagne, qui pouvoit ſeul lui donner des Emplois conformes à ſa naiſſance, par le nombre conſidérable de Royaumes & de Gouvernemens où il avoit à pourvoir.

Voyant que ces diſcours faiſoient impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince, il lui dit, qu'il avoit ordre de la Cour d'Eſpagne de lui promettre la Vice-Royauté de Portugal pour récompenſe de ſa fidélité. Ce n'étoit pourtant

pas l'intention de l'Archevêque ; il vouloit uniquement la liberté & le rétabliſſement de la Princeſſe de Mantoue. Mais il falloit intéreſſer le Marquis de Villareal par les motifs les plus puiſſans. Ces conſidérations, que l'Archevêque ſut lui remettre pluſieurs fois & en pluſieurs manieres devant les yeux, le firent conſentir à ſe mettre à la tête de cette affaire avec le Duc de Camine ſon fils.

L'Archevêque, s'étant bien aſſuré de ces deux Princes, engagea auſſi le Grand Inquiſiteur, ſon ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus

plus important au dessein de l'Archevêque, qu'il étoit sûr en l'engageant d'y faire entrer tous les Officiers de l'Inquisition ; Nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats ; & qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au Roi d'Espagne, & qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un Rebelle ; peut-être aussi par des vûes fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs Charges,

ſous un Prince qui aimoit à remplir tous les Emplois de gens qui lui fuſſent dévoués.

Il paſſa pluſieurs mois à faire beaucoup d'autres Conjurés. Les principaux furent le Commiſſaire de la Cruzade, le Comte d'Armamar, neveu de l'Archevêque, le Comte de Ballerais, Dom Auguſtin Emanuel, Antoine Correa, ce Commis de Vaſconcellos à qui Menezès donna quelques coups de poignard, quand la Conjuration éclata; Laurent Pidez Carvable, Garde du Tréſor Royal, tous créatures des Eſpagnols, à qui ils devoient leurs Charges &

leur fortune, & qui n'en ef-
péroient la confervation ou
le rétabliffement que par le
retour de la domination des
Caftillans.

Les Juifs même, qu'on fait
être en grand nombre à Lif-
bonne, & qui y vivent en
s'accommodant au dehors
de la Religion Chrétienne,
eurent part à ce deffein. Le
Roi venoit de refufer des
fommes confidérables, qu'ils
lui avoient offertes pour fai-
re ceffer les pourfuites de
l'Inquifition, & pour obte-
nir la permiffion de profef-
fer publiquement leur Reli-
gion. L'Archevêque fe fervit
habilement du reffentiment

où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux, qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal-à-propos, & qui se voyoient par-là exposés à toute la cruauté de l'Inquisition.

Ce Prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins : il les assura de sa protection auprès du Grand Inquisiteur qu'on savoit bien qu'il n'agissoit que par ses mouvemens: ensuite il leur fit craindre d'être chassés de tout le Portugal par un Prince qui affectoit une grande Catholicité; & en même temps il

leur promit, au nom du Roi d'Eſpagne, la liberté de conſcience, & d'une Synagogue dans le Royaume, s'ils pouvoient contribuer à y rétablir ſon autorité.

La paſſion de cet Archevêque étoit ſi violente qu'il n'eut point de honte d'emprunter le ſecours des ennemis de JESUS-CHRIST pour chaſſer du Trône ſon Roi légitime : ce fut peut-être la premiere fois que l'on vit l'Inquiſition agir de concert avec la Synagogue.

Les Conjurés, après pluſieurs projets différens, s'arrêterent enfin à celui-ci, qui étoit le ſentiment de

l'Archevêque, & qu'il avoit concerté avec le premier Miniſtre d'Eſpagne : que les Juifs mettroient le feu, la nuit du 5 Août, aux quatre coins du Palais, & en même temps à pluſieurs maiſons de la Ville, afin d'occuper le peuple chacun dans ſon quartier ; que les Conjurés ſe jetteroient dans le Palais, ſous prétexte d'apporter du ſecours contre l'incendie, & qu'au milieu du trouble & de la confuſion que cauſent néceſſairement ces ſortes d'accidens, ils s'approcheroient du Roi, & le poignarderoient ; que le Duc de Camine s'aſſureroit de la

Reine & des Princes ſes enfans, pour s'en ſervir, comme on avoit fait de la Princeſſe de Mantoue, pour faire rendre la Citadelle; qu'il y auroit en même-temps des gens tous prêts avec beaucoup de feu d'artifice pour mettre le feu à la flotte; que l'Archevêque & le Grand Inquiſiteur, avec tous ſes Officiers, marcheroient par la Ville pour appaiſer le peuple & l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'Inquiſition; & que le Marquis de Villareal prendroit le Gouvernement de l'Etat, en attendant les ordres d'Eſpagne.

Comme ils n'étoient pas ſûrs que le peuple voulût ſe déclarer en leur faveur, ils avoient beſoin de troupes pour ſoutenir leur entrepriſe. Ils convinrent qu'il falloit obliger le Comte-Duc à envoyer une Flotte conſidérable ſur les Côtes, prête à entrer dans le Port, au moment que la conjuration éclateroit; & que, ſur l'avis du ſuccès, il fît avancer auſſi-tôt vers Liſbonne des troupes qui ſeroient ſur la frontiere, pour achever de ſoumettre ce qui feroit encore quelque réſiſtance.

Mais il étoit difficile aux Conjurés d'entretenir pour

cela les correſpondances néceſſaires avec le premier Miniſtre d'Eſpagne. Depuis que le Roi avoit ſçu que la Vice-Reine avoit écrit à Madrid, il avoit des Gardes ſi exacts ſur les frontieres qu'il ne ſortoit plus perſonne du Royaume ſans ſa permiſſion expreſſe; & il n'étoit pas ſûr d'entreprendre de corrompre les Gardes, de peur que par une double trahiſon ces gens ne les trahiſſent eux-mêmes, en livrant les Lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin, preſſés de faire ſçavoir de leurs nouvelles au

Miniftre d'Efpagne, fans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, & ne fçachant de quelle voie fe fervir, ils jetterent les yeux fur un riche Marchand de Lifbonne, qui étoit Tréforier de la Douane, & qui, à caufe de fon grand commerce dans toute l'Europe, avoit permiffion particuliere du Roi d'écrire en Caftille. Cet homme, appellé Baëfe, faifoit profeffion publique de la Religion Chrétienne; mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal *Chrétiens nouveaux*, & qu'on foupçonne toujours d'obferver en fecret les Loix de la Re-

ligion Juive. On lui offrit une grosse somme d'argent, pour l'engager dans l'entreprise. Cela joint aux exhortations des Juifs, qui avoient le secret de la Conjuration, il accepta les offres, & se chargea de faire tenir les lettres au Comte-Duc d'Olivarès.

Il adressa son paquet au Marquis d'Aïamonté, Gouverneur de la premiere Place frontiere d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, si-tôt qu'elles seroient hors des Terres de Portugal.

Ce Marquis, proche parent & ami de la Reine de Portugal, & qui étoit actuel-

lement en négociation avec le nouveau Roi, surpris de voir des Lettres cachetées du grand Sceau de l'Inquisition de Lisbonne, & adressées au premier Ministre d'Espagne, les ouvrit aussi-tôt, dans la crainte que ce ne fût quelque avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrettement avec le Roi & la Reine de Portugal; lorsqu'il trouva que c'étoit le projet & le plan d'une Conjuration prête à éclater contre lui, & qui alloit perdre toute la Maison Royale. Il renvoya aussi-tôt le paquet au Roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva

à l'ouverture de ces Lettres, en voyant que des Princes ſes parens, un Archevêque, & pluſieurs des Grands de ſa Cour, qui ſembloient avoir marqué beaucoup de joie de ſon élévation, conſpiroient non-ſeulement contre ſa Couronne, mais en vouloient encore à ſa vie.

Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret : & quelques jours après on exécuta ce qui y fut réſolu. Le cinq Août étoit le jour où la conſpiration devoit éclater, ſur les onze heures du ſoir, ſuivant le projet qui avoit été intercepté. Le Roi fit entrer ce jour là-même dans Liſ-

bonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revûe générale qu'il devoit faire dans la grande cour du Palais. Il donna de sa propre main, & en secret, plusieurs billets cachetés à ceux de sa Cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, & pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite, ayant fait appeller dans son cabinet l'Archevêque & le Marquis de Villareal, sous prétexte de quelque affaire qu'il

leur vouloit communiquer, on les arrêta ſans bruit environ à midi; & un Capitaine des Gardes, dans le même temps, arrêta le Duc de Camine dans la Place publique. Ceux qui avoient reçu du Roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouverent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des Conjurés, de le conduire en telle priſon, & de le garder à vûe juſqu'à nouvel ordre. Ces meſures étoient priſes ſi juſtes, & furent exécutées ſi ponctuellement qu'en moins d'une heure les quarante-ſept Conjurés furent arrêtés, ſans qu'aucun ſongeât à échapper.

Le bruit de cette Conjuration s'étant répandu dans la Ville, tout le peuple accourut en foule au Palais, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât les traîtres. Quoique le Roi apperçût avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde qui s'étoit assemblé si brusquement ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi, après les avoir remerciés du soin qu'ils prenoient de sa vie, & les avoir assu-

rés de la punition des coupables, il se servit du Magistrat pour les faire retirer.

Cependant, de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colere la plus violente contre les criminels, aux sentimens de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux : ce Prince fit publier que les Conjurés avoient eu dessein de l'assassiner, & toute la Maison Royale, & de mettre le feu à la Ville ; que ce qui seroit resté de l'incendie auroit été en proie aux séditieux ; & que la politique d'Espagne,

pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, & pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la Ville d'une colonie de Castillans, & d'envoyer tous les Bourgeois aux Mines de l'Amériqué, & là de les ensevelir tous vivans dans ces abîmes, où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des Juges aux Conjurés, qu'il prit du corps de la Chambre Souveraine : il y joignit deux Grands du Royaume, à cause de l'Archevêque de Brague, du Marquis de Villareal, & du Duc de Camine.

Le Roi avoit ordonné aux Commiſſaires de ne ſe ſervir des Lettres qu'il leur remit, qu'en cas qu'ils ne puſſent d'ailleurs convaincre les Conjurés de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Eſpagne ſes liaiſons avec le Marquis d'Aïamonté, & par quelle voie ces Lettres étoient tombées entre ſes mains. Mais il ne fut pas beſoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëſe ſe coupa dans ſon interrogatoire ſur tous les chefs ſur leſquels il fut interrogé ; & ce malheureux ayant été préſenté à la queſtion, à peine en eut-il ſenti les premieres

douleurs, que le courage lui manquant; il confeſſa ſon crime, & déclara tout le plan de la conſpiration. Il avoua qu'ils avoient eu deſſein de faire périr le Roi, que l'Office de l'Inquiſition étoit plein d'armes, & qu'ils n'attendoient que la réponſe du Comte-Duc pour exécuteur leurs deſſeins.

La plûpart des autres Conjurés furent expoſés à la queſtion; & leurs dépoſitions ſe trouverent conformes à celles du Juif. L'Archevêque, le Grand Inquiſiteur, le Marquis de Villareal, & le Duc de Camine confeſſerent leur crime pour

s'épargner la douleur de la queſtion. Les Juges condamnerent les deux derniers d'avoir la tête tranchée, les autres Conjurés à être pendus & mis par quartiers, & réſerverent au Roi le jugement des Eccléſiaſtiques.

Le Roi aſſembla auſſi-tôt ſon Conſeil, & dit à ſes Miniſtres, qu'il craignoit que le ſupplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des ſuites dangereuſes. Que les chefs des Conjurés étant des premieres Maiſons du Royaume, leurs parens ſeroient autant d'ennemis ſecrets qu'il auroit, & que la paſſion de ven-

ger leur mort seroit une malheureuse source de nouvelles conjurations. Que la mort du Comte d'Egmont en Flandre, & celle des Guises en France avoient eu l'une & l'autre des suites funestes; que la grace qu'il accorderoit à quelques-uns, & un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroit tous les cœurs, & les mettroit eux, leurs parens & leurs amis dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de reconnoissance; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avoit assemblés que pour sa-

voir leur ſentiment, & ſuivre celui qui ſeroit trouvé le meilleur.

Le Marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il ſoutint fortement qu'un Roi dans ces occaſions ne doit écouter que la juſtice ſeule ; que la douceur pourroit avoir de dangereuſes ſuites ; que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foibleſſe du Prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à ſa bonté ; que l'impunité attireroit le mépris ſur le Gouvernement préſent, & donneroit la hardieſſe à leurs

parens de vouloir les délivrer de priſon, & peut-être de pouſſer la choſe plus loin; qu'il devoit un exemple de ſévérité à ſon avénement à la Couronne, pour intimider ceux qui ſeroient capables d'entreprendre quelque choſe de ſemblable. Enfin, que les criminels n'étoient pas ſeulement coupables envers la perſonne de Sa Majeſté; mais qu'ils étoient coupables envers l'Etat qu'ils alloient bouleverſer; & qu'il devoit encore plus conſidérer la juſtice qu'elle doit à ſon peuple, en les puniſſant comme ils le méritoient, que de faire attention au penchant

penchant qu'il avoit à la clémence, dans une occasion où la conſervation de Sa Majeſté & la ſûreté publique étoient des intérêts inſéparables.

Tout le Conſeil ayant été du même avis, le Roi s'y rendit, & l'Arrêt fut exécuté le lendemain. L'Archevêque de Liſbonne voulut ſauver un de ſes amis : il demanda ſa grace à la Reine, & la ſollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuſer à ſes ſervices. Mais la Reine, qui avoit compris la juſtice & la néceſſité indiſpenſable de la

punition, & qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parens & les amis des autres Conjurés, persuadée qu'il pouvoit y avoir des actions de clémence très-injustes, sçut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'Archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de repartir. » Monsieur l'Ar- » chevêque, lui dit-elle, la » plus grande grace que vous » pouvez attendre de moi, » sur ce que vous me deman- » dez, c'est d'oublier que » vous m'en ayiez jamais » parlé «.

Le Roi voulant ménager le Clergé du Royaume, & ſur-tout la Cour de Rome, qui par conſidération pour la Maiſon d'Autriche, refuſoit de recevoir ſes Ambaſſadeurs, changea la peine de l'Archevêque & du Grand Inquiſiteur en priſon perpétuelle. On publia peu de temps après que l'Archevêque y étoit mort de maladie, accident aſſez ordinaire à certains priſonniers d'Etat, que la Politique ne permet pas de faire monter ſur un échafaut. On fut long-temps à la Cour de Madrid ſans pouvoir démêler par quel moyen le Roi de Portugal

avoit découvert cette Conjuration, & ce ne fut que par une nouvelle Conſpiration qui ſe tramoit en même-tems contre le Roi d'Eſpagne, que ce Prince connut celui qui avoit fait paſſer à Liſbonne les premiers avis des deſſeins de l'Archevêque de Brague.

Le Roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la Monarchie Eſpagnole. Ses Ports étoient ouverts aux Flotes de France & d'Hollande : il avoit un Réſident à Barcelonne, & parmi les Révoltés de la Catalogne; & il s'appliqua à exciter de nou-

veaux troubles dans le cœur même de l'Eſpagne, qui laiſſaſſent moins d'attention à Philippe IV pour les affaires de Portugal. Le nouveau Roi avoit déjà jetté quelques ſemences de rébellion dans l'eſprit du Duc de Médina-Sidonia, ſon beau-frere. Le Marquis d'Aïamonté, Seigneur Caſtillan, & leur Confident mutuel, acheva de le ſéduire. Il étoit proche parent de la Reine de Portugal & du Duc de Medina: ſes Terres, ſituées à l'embouchure de la Guadiane, & proche les frontieres de Portugal, favoriſoient le commerce ſecret qu'il entretenoit avec

cette Cour; & il eſpéroit augmenter ſa fortune & trouver ſon élévation dans celle de ces deux Maiſons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du Miniſtre, & prevenu de cette indifférence pour la vie ſi néceſſaire à ceux qui tentent de hautes entrepriſes.

Il écrivit ſecrettement au Duc de Medina-Sidonia, pour le féliciter ſur la découverte de la Conjuration de l'Archevêque, qui avoit penſé faire périr la Reine, ſa ſœur, & toute la Maiſon Royale; & il lui inſinuoit en même temps combien il devoit ſouhaiter que le nou-

veau Roi pût conſerver une Couronne qui devoit paſſer un jour ſur la tête de ſes neveux; que le Portugal contigu à la Caſtille lui aſſuroit un aſyle dans des temps fâcheux, & ſur-tout pendant le Miniſtere du Comte-Duc, dont la politique ſuperbe & abſolue n'avoit pour objet que l'abaiſſement des Grands. Il ajouta qu'il n'étoit pas même ſûr que ce Miniſtre, quoique ſon parent, lui laiſſât long-temps le Gouvernement d'une garnde Province ſi voiſine du Portugal; que c'étoit un ſujet digne de ſes réflexions, & que, s'il vouloit qu'il ache-

vât de lui communiquer celles qu'il avoit faites de ſon côté, il lui envoyât un homme de confiance avec lequel il pût s'ouvrir avec ſûreté.

Le Duc de Medina-Sidonia, naturellement vain & ſuperbe, & qui n'avoit vû qu'avec une jalouſie ſecrette l'élévation de ſon beau-frere, comprit bien que la Lettre du Marquis cachoit de plus hauts deſſeins. Il fit partir auſſitôt un certain Louis de Caſtille, ſon Confident, pour conférer avec lui. Le Marquis, ayant vû ſa lettre de créance, s'ouvrit ſans peine; & après lui avoir fait voir avec quelle facilité le Duc

de Bragance s'étoit emparé de la Couronne de Portugal, il lui dit que le Duc de Medina ne trouveroit jamais une conjonćture plus favorable pour aſſurer la fortune de ſa Maiſon, & la rendre indépendante de la Couronne d'Eſpagne.

Il lui repréſenta que le Roi étoit épuiſé par la guerre qu'il ſoutenoit depuis ſi long-temps contre la France & la Hollande; que la Catalogne ſeule occupoit ſes principales forces; qu'il falloit faire ſoulever l'Andalouſie, & porter la Guerre juſques dans le centre du Royaume; que le peuple

toujours avide de la nouveauté, & d'ailleurs accablé d'impots, changeroit avec plaisir de Souverain; que le Duc de Medina n'étoit pas moins aimé dans son Gouvernement, que celui de Bragance dans le Portugal; qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les Gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins; qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importans; qu'il lui seroit aisé ensuite de s'assurer des Galions qu'on attendoit incessamment des Indes; que l'ar-

gent dont ils étoient chargés, ferviroit à foutenir la Guerre ; & que pour faciliter l'exécution de ce projet, le Roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une Flotte confidérable, compofée de fes Vaiffeaux & de ceux de fes Alliés, & chargée de troupes de débarquement, qui achevroient de foumettre ceux qui s'opiniâtreroient mal-à-propos à vouloir conferver une fidélité inutile au Roi d'Efpagne.

Le Confident du Duc de Medina lui ayant rendu compte de fon voyage, ce Seigneur fe laiffa éblouir

par l'éclat d'une Couronne. Il étoit maître des forces de Terre & de Mer, comme Capitaine Général de l'Océan & Gouverneur de toute la Province : il y possédoit en propre des Villes considérables & de grandes terres : tout cela lui donnoit une autorité presque absolue ; & il crut, dans les premiers mouvemens de son ambition, qu'il ne lui manquoit que la volonté d'être Roi pour mettre une Couronne sur sa tête, & pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussitôt Louis

de Castille au Marquis d'Aïamonté, pour l'assurer qu'il entroit dans ses vûes & pour prendre avec lui des mesures plus précises, par rapport sur-tout à la Cour de Portugal. Il s'appliqua en même temps à s'assurer de ses créatures, & à s'en faire de nouvelles. Il laissoit échapper des plaintes contre le Gouvernement, il plaignoit les Soldats qui n'étoient point payés, & le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le Marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe & déterminé. Il étoit

question d'en conférer avec le Roi de Portugal : le Marquis, trop connu sur les frontieres, n'osa passer dans ce Royaume. Il jetta les yeux, pour une Négociation si délicate, sur un Moine intriguant, attaché de tout temps à sa fortune, & dont l'habit, si révéré dans ce pays d'Inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches. Ce Religieux de l'Ordre de S. François, & appellé le Pere Nicolas de Valesco, passa à Castro-Martin, premiere Ville du Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui étoit prisonnier. Le Roi de

Caët de bello Lusit. L. 2. p. 99.

Portugal, de concert avec le Marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un eſpion ; & on le fit venir à Liſbonne chargé de chaînes, & comme un criminel que les Miniſtres vouloient interroger eux-mêmes. On le jetta dans une priſon où il étoit gardé avec une ſévérité apparente : on le relâcha peu après, ſous prétexte qu'il n'étoit entré dans le Royaume que pour traiter de la liberté de l'Officier Eſpagnol ; & on lui permit même de venir au Palais la ſolliciter, afin qu'il pût conférer avec les Miniſtres, ſans ſe rendre ſuſpect aux Eſpions ſecrets de la Cour de Madrid,

LeRoi le vit plusieurs fois, & l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire Evêque. Le Cordelier, ébloui de cette espérance, ne partoit plus du Palais : il faisoit sa cour à la Reine, & obsédoit les Ministres : il entroit même dans les intrigues des Courtisans. Il vouloit qu'on s'apperçût de son crédit & de sa faveur ; & sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manieres fastueuses & indiscrettes. Le Courtisan attentif, & toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit été qu'un

prétexte

prétexte pour l'introduire à la Cour. On publioit différentes conjectures ſur le ſujet de ſon voyage ; & un Caſtillan, qui étoit priſonnier à Liſbonne, en pénétra tout le ſecret.

Ce Caſtillan, appellé Sanche, étoit créature du Duc de Medina-Sidonia : il faiſoit la fonction de Tréſorier de l'armée avant la derniere révolution. Le nouveau Roi l'avoit fait arrêter, comme tous les Caſtillans, qui ſe trouverent alors à Liſbonne ; & il gémiſſoit dans une dure captivité. Il n'eut pas plutôt appris le nouveau crédit du Cordelier, ſon pays & ſa condui-

te qu'il ſoupçonna qu'il n'étoit à la Cour que pour y ménager quelque intrigue, & il fonda ſur ce ſoupçon le projet de ſa liberté. Il écrivit à ce Religieux pour implorer ſa protection, & en des termes reſpectueux & propres à flatter ſa vanité : il ſe plaignoit, par ſa Lettre, de ce que le Roi de Portugal retenoit ſi long-temps dans une dure priſon un ſerviteur & une créature du Duc de Medina ſon beau-frere ; & pour répandre quelque vraiſemblance ſur ce qu'il avançoit, il envoya au Cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit reçues de Sei-

gneur avant la révolution, & dans lesquelles il lui recommendoit différentes affaires ; avec cette confiance, & la supériorité que lui donnoient son rang & la protection dont il l'honoroit.

Le Cordelier répondit en peu de mots à Sanche, qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les intérêts de ceux qui appartenoient au Duc de Medina, qu'il alloit travailler à lui procurer sa liberté, & qu'il lui recommandoit seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque temps l'effet de ses promesses. Il lui écri-

le Roi avoit accordé à quelques domeſtiques de la Ducheſſe de Mantoue qui s'en retournoient à Madrid. Mais le ruſé Caſtillan lui répondit que la Ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangere ; qu'il ne pouvoit paroître à la Cour, ſans s'expoſer à rentrer dans une nouvelle priſon ; que le Miniſtre ſévere & inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de ſa recette: quoique dans la révolution on eût pillé ſa Caiſſe, & qu'on ne lui eût pas même laiſſé ſes Regiſtres ; & il ajouta, pour preſſentir le Cordelier, qu'il ne reſpiroit qu'à

ſervir auprès du Duc de Medina ſon patron, & que ce Seigneur étoit aſſez puiſſant pour faire ſa fortune, ſans qu'il fut obligé de ſortir de l'Andalouſie.

Le Religieux ayant beſoin d'une voie ſûre pour rendre compte au Marquis d'Aïamonté de ſa Négociation, & pour recevoir de nouveaux ordres, jetta les yeux ſur le Caſtillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché aux interêts du Duc de Medina : il le garda quelque-temps, ſous prétexte de lui ménager un Paſſeport; mais en effet, pour l'obſerver & s'aſſurer de ſa fidélité. Le

commerce fréquent qu'ils avoient, forma insensiblement une liaison étroite entr'eux. Le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au Cordelier par vanité. Ce Religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit, & de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bientôt sous un autre habit; qu'il étoit assuré d'un Evêché, & qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu de la Pourpre Romaine. Sanche, pour achever de lui arracher son secret, affectoit de n'en rien croire:

ſon incrédulité apparente piqua le Cordelier: & que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne ſur la tête du Duc de Medina ? Sanche, par des doutes affectés, le conduiſit peu-à-peu juſqu'à faire une entiere confidence de ſes deſſeins. Le Cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation où des Rois entroient; qu'il verroit au premier jour le Duc de Medina Souverain de l'Andalouſie; que le Marquis d'Aïamonté conduiſoit cette grande affaire; que c'étoit à ce Seigneur Caſtillan que le Roi de Portugal étoit redevable

de

de la découverte de la derniere conſpiration ; que les Eſpagnes alloient entierement changer de face ; & qu'à ſon égard il pouvoit l'aſſurer d'une fortune conſidérable, s'il vouloit ſeulement ſe charger de rendre au Duc & au Marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de ſe voir maître d'un ſecret ſi important, lui renouvella les aſſurances qu'il lui avoit données pluſieurs fois de ſon attachement aux intérêts du Duc de Medina. Il prit les lettres du Cordelier, & il lui aſſura que, ſi on le jugeoit à propos, il ſe tien-

droit heureux d'en rapporter lui-même la réponſe. Il partit pour l'Andalouſie : mais il ne fut pas plûtôt ſur les terres d'Eſpagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le Miniſtre, auquel il fit dire que Sanche, Tréſorier de Portugal, échappé des priſons de l'Uſurpateur, avoit une affaire de conſéquence à lui communiquer.

Le Comte-Duc, naturellement ſuperbe & de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'Audience. Sanche, rebuté ſi durement, s'écria, qu'il falloit abſolument qu'il lui

parlât ; qu'il y alloit du ſalut de la Monarchie : & il prit le Ciel à témoin de ſa fidélité, & de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le Miniſtre.

Ce diſcours véhément étant rapporté au Comte-Duc, il commanda qu'on le laiſſât entrer. Sanche ſe jetta à ſes pieds, & lui dit que l'Etat étoit ſauvé, puiſqu'il étoit parvenu en ſa préſence : il lui rendit compte de la maniere dont il avoit été arrêté dans la derniere révolution : il paſſa enſuite à la conjuration du Duc de Medina-Sidonia : il lui en développa tous les

projets, les liaisons avec le Roi de Portugal, le dessein de s'emparer des Galions, de livrer Cadix aux ennemis de la Couronne, & de tourner contre le Roi même les armes qu'il commandoit en Andalousie pour son service; & pour justifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes Lettres du Cordelier écrites en chiffre au Marquis d'Aïamonté, & au Duc de Medina, & qui contenoient le plan de la conspiration.

Le Comte-Duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante: il resta quelque temps sans dire mot;

mais, après s'être remis, il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avoit ordinairement : il loua Sanche de sa fidélité envers son Roi, & il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, & pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration. Il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit ; & il passa aussi-tôt chez le Roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & il lui présenta en même-

tems les Lettres du Cordelier.

Philippe fut frappé d'une ſi noire trahiſon. Il y avoit longtemps que la fierté extraordinaire des Guſmans lui étoit ſuſpecte & odieuſe ; & ſongeant en même-temps à la perte récente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambition de la Ducheſſe de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à ſon Miniſtre, par une eſpece de reproche, que tous les malheurs de l'Eſpagne venoient de ſa maiſon. Ce Prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicateſſe dans l'eſprit : mais il aimoit les plaiſirs, & haïſſoit les affaires : toute attention

lui étoit pénible ; & il eut volontiers abandonné une partie de ses Etats, pourvû qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi, après avoir évaporé sa colere, il remit les Lettres du Cordelier au Comte-Duc, sans les avoir décachetées, & il lui ordonna de les faire examiner par trois Conseillers d'Etat qui lui en feroient le rapport.

C'étoit rendre le Ministre maître de cette affaire : il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du Cordelier : Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la

décharge du Duc de Medina, que le miniſtre vouloit ſauver. Il le fit appeller avant qu'il parût devant les Commiſſaires ; & affectant ces manieres pleines de confiance, dont les Grands ſavent bien ſe ſervir pour éblouir & pour gagner ceux dont ils ont affaire. « Comment, » mon cher Sanche, lui dit-il, » pourrons-nous juſtifier le » Duc de Medina d'une ac- » cuſation qui ne roule que » ſur les lettres d'un Moine » inconnu, & qui vraiſem- » blablement a été corrompu » par nos ennemis, pour » rendre ſuſpect la fidélité » du Duc, qui ſert ſi utile-

» ment le Roi dans ſa Pro-
» vince d'Andalouſie? «

Sanche pénétré de la vérité de ſa dépoſition, & qui craignoit peut-être qu'en l'affoibliſſant il ne ſe privât lui-même de la récompenſe qu'il eſpéroit, ſoutint toujours avec beaucoup de fermeté, qu'il y avoit une conſpiration formée contre l'Etat; que le Duc en étoit le chef, le Marquis d'Aïamonté le principal négocciateur, qu'il en avoit vû des Lettres entre les mains du Cordelier, & qu'infailliblement on verroit l'Andalouſie ſoulevée ſi on ne prévenoit de bonne heure les mauvais deſſeins

du Gouverneur de la Province.

Le Ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au Roi. Il dit à ce Prince qu'on avoit déchiffré les lettres du Cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le Duc de Medina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce moine intriguant; qu'on ne produisoit ni lettres du Duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui; & que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage

de la calomnie ; que cependant, comme on ne pouvoit prendre trop de précaution dans une affaire si importante, il croyoit qu'il falloit tirer adroitement le Duc de son Gouvernement, où il n'auroit pas été aisé de l'arrêter, faire entrer des troupes dans Cadix avec un nouveau Commandant, & s'assurer en même temps du Marquis d'Aïamonté; & que, s'ils se trouvoient criminels, le Roi pourroit alors les abandonner à toute la rigueur de sa Justice.

Les conseils du Ministre étoient des loix encore plus impérieuses à l'égard du Prin-

ce, que pour le reste de ses Sujets. Philippe, qui n'aimoit pas à répandre du sang, & d'un caractere doux & paresseux, lui dit qu'il le laissoit maître de cette affaire. Le Comte-Duc fit partir aussitôt Dom Louis de Haro son neveu, avec ordre de dire au Duc, qu'innocent ou coupable, il se rendît incessamment à la Cour; qu'il étoit assuré de sa grace s'il étoit criminel; mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du Roi. Un autre Courier fit arrêter le Marquis d'Aïamonté: & le Duc de Ciudad-réal se jetta en même-temps

dans Cadix, à la tête de cinq mille hommes.

Le Duc de Medina fut accablé par cette nouvelle. Il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir, ou de se sauver en Portugal. Mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit, & dans un pays étranger, lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal; & comme il connoissoit le pouvoir absolu que le Comte-Duc avoit sur l'esprit du Roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce Ministre. Il partit, & il fit une si grande diligen-

ce, que cette prompte obéïſſance diſpoſa le Roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le Duc fut deſcendre chez le Miniſtre, & après en avoir reçu de nouvelles aſſurances de ſa grace, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejetta tout le projet ſur le Marquis d'Aïamonté. Le Miniſtre, l'introduiſit ſecretement dans le cabinet du Roi: le Duc ſe jetta à ſes pieds, qu'il mouilla de ſes larmes; & dans cette poſture humiliante il lui avoua ſon crime, & lui demanda ſa grace dans les termes les plus touchans. Le Roi, natu-

rellement doux, se laissa attendrir, il mêla ses larmes à celles du Duc, & lui dit, qu'il donnoit sa grace à son repentir, & aux prieres que lui en avoit faites le Comte-Duc d'Olivarez : il le congédia ensuite. Mais, comme il n'étoit pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la Cour. On confisqua même une partie de ses grands biens, qui n'avoient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance ; & le Roi mit un Gouverneur & une garnison dans la Ville de Saint Lucar

de Baraméda, résidence ordinaire des Ducs de Medina-Sidonia.

Le Ministre, pour persuader le Roi du repentir sincere de son parent, proposa à ce Seigneur de faire appeller en duel le Duc de Bragance. Le Duc de Medina parut d'abord surpris d'une pareille proposition: il dit au Ministre que les loix divines & humaines défendoient le duel. Mais, comme il vit que le Comte-Duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau frere; à moins que le Roi n'obtînt

n'obtînt en sa faveur une Bulle du Pape, qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'Eglise punit les duellistes.

Le Ministre lui repartit qu'il n'étoit pas temps de s'arrêter à ces scrupules; qu'il devoit songer à mériter sa grace par une action d'éclat, & qui fît perdre au Public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles; & il ajouta que, s'il ne vouloit pas absolument se battre, il suffisoit qu'il ne désavouât pas le Cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le Duc, qui comprit bien que

tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuſer le peuple, conſentit au Cartel : le Comte-Duc le dreſſa lui même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Eſpagne, en Portugal, & même dans la plûpart des Cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une piece ſinguliere, qui convenoit mieux à un Chevalier errant qu'à un Grand d'Eſpagne, & à un Seigneur revêtu de ſi grandes dignités.

DOM GASPAR Alonço Perez de

Guzman, Duc de Medina-Sidonia, Marquis, Comte & Seigneur de Saint Lucar de Baraméda, Capitaine Général de la Mer Océane, côtes d'Andalousie, & des Armées de Portugal, Gentil'homme de la Chambre de Sa Majesté Catholique.

DIEU-LE-GARDE.

JE dis que comme c'est une chose notoire à tout le monde que la trahison de Juan

de Bragance, jadis Duc, que l'on ſache auſſi la déteſtable intention avec laquelle il a voulu tâcher d'infidélité la très-fidelle Maiſon des Guſmans, laquelle par tant de ſiécles eſt demeurée, & demeurera à l'avenir en l'obéiſſance de ſon Roi & Maître, & vérifiée telle par tant de ſang de tous les ſiens répandu pour ce ſujet. Ce Tyran a introduit dans l'eſprit des Princes étrangers, & dans celui des Portugais errans qui ſuivent ſon parti, pour mettre en crédit ſa méchanceté, les animer en ſa faveur, & me mettre mal, bien qu'en vain, dans l'eſprit de mon Maître [Dieu-le-

garde] que je sois de son opinion ; fondant & établissant sa conservation sur le bruit qu'il en faisoit courir , & duquel il infectoit un chacun , se promettant que s'il pouvoit gagner ce point , que de faire douter au Roi d'Espagne de ma fidélité à son service , il ne trouveroit pas de ma part une si grande opposition qu'il la rencontre en tous ses desseins. Et pour y parvenir il s'est servi d'un Frere Religieux, qui avoit été envoyé par le corps de la Ville d'Aiamonté à Castro-Marino en Portugal , pour délivrer un prisonnier , lequel Frere , ayant été amené prisonnier à Lisbonne , fut pratiqué

pour dire que j'étois de son parti, publia même à cette fin quelques lettres qui le confirmoient, & que je donnerois libre entrée & faveur à toutes les Armées Etrangeres qui viendroient aux côtes de l'Andalousie.

Tout cela afin de faciliter l'envoi du secours qu'il demandoit ausdits Princes étrangers; & plût à Dieu que cela fût! je ferois le monde témoin de mon zele & de la perte de leurs vaisseaux, comme ils auroient expérimenté par les ordres que j'avois laissés, s'ils eussent entrepris quelque chose de semblable.

Voilà bien quelques-uns

de mes motifs : mais le principal sujet de mon déplaisir est que sa femme soit de mon sang, lequel étant corrompu par cette rebellion, je desire le répandre, & me sens obligé de montrer à mon Roi & Maître, par cette action, le ressentiment que j'ai de la satisfaction qu'il témoigne avoir de ma fidélité, & la donner pareillement au Public, pour le relever du doute qu'il a pû concevoir des fausses impressions qu'on lui a données.

C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bragance, jadis Duc, comme ayant faussé la foi à son Dieu & à son Roi, & l'appelle à un combat singulier,

corps à corps avec parrein ; ou sans parrein, ce que je remets à son choix, comme aussi le genre d'armes : la place sera près de Valence d'Alcantara, à l'endroit qui sert de limites aux deux Royaumes de Portugal & de Castille, où je l'attendrai quatre-vingts jours, à commencer dès le premier d'Octobre, & à finir le 19 Décembre de la présente année : les vingt derniers jours je serai en personne dans ladite place de Valence ; & le jour qu'il me signifiera je l'attendrai sur ces limites. Lequel tems, bien qu'il soit long, je donne audit Tyran, afin qu'il le puisse savoir, & la plupart des

des Royaumes de l'Europe, voire tout le monde; à la charge qu'il aſſurera, au deſir des Cavaliers que je vous envoyerai, une lieue avant dans le Portugal, comme je l'aſſurerai auſſi, à ceux qu'il envoyera de ſa part, une lieue dans la Caſtille; & me promets de lui faire entendre lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a commiſe. Que s'il manque à l'obligation qu'il a de Gentilhomme, de ſe trouver à l'appel que je lui fais; pour exterminer ce phantôme par les voies qui ſeules me reſteront en ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardieſſe de ſe trouver en ce combat, & de m'y faire

paroître tel que je suis, & tels qu'ont toujours été les miens au service de leurs Rois ; comme les siens, au contraire, ont été traîtres : j'offre dès-à-présent, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique, (Dieu-le-garde) à celui qui le tuera, ma ville de Saint Lucar de Barameda, Siege principal des Ducs de Medina-Sidonia ; & étant prosterné aux pieds de Sadite Majesté, ne me donner point en cette occasion le commandement de ses armées, pour ce qu'il a besoin d'une prudence & d'une modération que ma colere ne me pourroit dicter en cette occurence ; me permet-

tant ſeulement que je la ſerve en perſonne avec mille chevaux de mes Sujets, afin que ne m'appuyant lors que ſur mon courage, non ſeulement je ſerve à la reſtauration du Portugal, & punition de ce rebelle, mais que ma perſonne & celle de mes troupes, en cas qu'il refuſe mon appel, puiſſe amener, mort ou priſonnier, cet homme aux pieds de Sadite Majeſté; & pour ne rien oublier de ce que pourra mon zèle, j'offre une des meilleures Villes de mon Etat au premier Gouverneur ou Capitaine Portugais qui aura rendu quelque place de la Couronne de Portugal, trouvée tant ſoit peu

importante au ſervice de Sa Majeſté Catholique; demeurant toujours trop peu ſatisfait de ce que je pourrai faire pour Sadite Majeſté, puiſque tout ce que j'ai, je le tiens & le dois à elle, & à ſes glorieux ancêtres. Fait à Tolede le 29 de Septembre 1641.

Le Duc de Medina, en exécution de ſon Cartel, ne manqua pas de ſe rendre ſur le champ de bataille: il y parut armé de toutes pieces, & eſcorté par Dom Juan de Garray, Meſtre de Camp Général des troupes Eſpagnoles. On fit les chamades & les appels ordinai-

res, ſans qu'il parût perſonne de la part du Roi de Portugal. Ce Prince étoit trop ſage pour faire un perſonnage dans cette Comédie; & quand même l'affaire auroit été plus ſérieuſe, il ne convenoit pas à un Souverain de ſe commettre avec un ſujet de ſon ennemi.

Pendant que le Miniſtre d'Eſpagne amuſoit le Public par ce vain ſpectacle, il ſongeoit en même-temps à faire retomber ſur le Marquis d'Aïamonté l'indignation du Prince & toute la rigueur des Loix. Ce Seigneur avoit été arrêté : il étoit queſtion d'en tirer un aveu de ſon

crime. Il le flatta de l'espérance de sa grace, & il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprouver, comme le Duc de Medina, la clémence du meilleur Roi du monde; mais que les Souverains, semblables à Dieu dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordoient le pardon des fautes qu'au repentir sincere, & à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le Marquis, séduit par ces promesses, & surtout par l'exemple du Duc son complice, signa tout ce qu'on voulut. On se servit de sa

propre confeſſion pour lui faire ſon procès : il fut condamné à perdre la tête. Ses Juges lui prononcerent ſa Sentence le ſoir : il l'écouta avec une tranquillité ſurprenante, & ſans ſe plaindre ni du Duc ni du Miniſtre. Il ſoupa enſuite comme à l'ordinaire, il paſſa toute la nuit dans un profond ſommeil. Il fallut que les Juges le fiſſent éveiller pour aller au ſupplice : il y marcha ſans dire un ſeul mot, & il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occaſion. Telle fut la fin d'une conſpiration dont le Roi d'Eſpagne n'échappa que par un

Debel. lo Luſi. L. 2. p. 180.

heureux hazard, ou, pour mieux dire, par un ordre de la providence, qui ne permet pas que tous les crimes ſoient heureux.

Le Roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne ſongea plus qu'à ſe maintenir ſur le Trône à force ouverte & par le ſecours de ſes Alliés. La France l'aſſiſta puiſſamment : cette Couronne ſe faiſoit un mérite de protéger la plus ancienne branche de la derniere race de ſes Rois; & d'ailleurs cette guerre étrangere cauſoit une diverſion utile, & occupoit une partie des forces de l'Eſpagne.

Les Portugais remporterent différens avantages ſur les Eſpagnols, qu'ils éloignerent toujours de leurs frontieres. Le Roi de Portugal eut pû même pénétrer dans la Caſtille, s'il eut eu de plus habiles Généraux, & un corps de troupes réglées : mais la plus grande partie de ſon armée n'étoit compoſée que de Milices, plus propres à faire des courſes qu'à tenir la campagne : ce Prince manquoit même ſouvent de fonds pour les payer. Il avoit aboli la plupart des impôts à ſon avenement à la Couronne, pour ſe rendre plus agréable au

peuple ; & il eut été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles Généraux que le Portugal. L'une & l'autre Nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire, que par ses propres forces ; & l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son regne, tint lieu de richesses au nouveau Roi de Portugal. Ce Prince mourut le 6 de Novembre de l'année 1656.

Les Portugais, au défaut des vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété & de sa modération. Les Historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, & une extrême défiance de lui-même & des autres; qu'il étoit de difficile accès pour les Grands, familier & ouvert seulement avec ses anciens domestiques, & surtout avec le Compagnon de son Confesseur. Ce qui paroît résulter de sa conduite, c'est que ce Prince, peu guerrier, & tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple

particulier, que les vertus d'un grand Roi : & il ne dut ſa Couronne qu'à l'animoſité extrême des Portugais contre les Eſpagnols, & à l'habileté qu'eut la Reine ſa femme de faire ſervir cette haine à l'élévation de ſa Maiſon. Le Roi ſon mari la nomma par ſon teſtament pour Régente, perſuadé que celle qui par ſon courage l'avoit porté lui-même ſur le Trône ſçauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ſes enfans. Il en avoit trois, deux garçons & une fille : l'aîné, appellé Dom Alphonſe, avoit près de treize ans, quand il lui ſuccéda, jeune

Prince d'une humeur ſombre, & qui étoit perclus de la moitié du corps. L'Infant Dom Pedro, ſon frere, n'avoit que huit ans : & l'Infante Dona Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alphonſe fut montré au Peuple, & déclaré Roi dans les formes ordinaires, & la Reine prit le même jour la Régence de l'Etat.

Cette Princeſſe eut bien ſouhaité d'en ſignaler les commencemens par quelque action d'éclat : mais ſes Généraux étoient plus ſoldats que Capitaines : il n'y en avoit aucun dans le Portugal

qui fût capable de fortifier une Place, ou de conduire un Siege. Le Conseil n'étoit pas rempli de plus habiles Ministres : les uns s'appliquoient bien plus à faire des grands discours sur les besoins de l'Etat, qu'à y remédier : d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le Royaume, ne formoient que de vastes projets ; & il ne sortoit souvent de ces suprêmes Conseils que des desseins mal concertés, & suivis de mauvais succès.

1657. De-là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença

& Badajos, dont ils furent obligés de lever le ſiege : ils s'étoient d'ailleurs brouillés avec les Hollandois au ſujet du Commerce des Indes. Et la France par la Paix des Pyrenées ſembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La Reine ſe voyoit ſans alliance étrangere, ſans troupes diſciplinées, & ſans habiles Généraux : mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choſes dans la grandeur de ſon courage. Le poids des affaires ne l'épouvanta point : la juſteſſe & l'étendue de ſon eſprit fourniſſoient à tout. Il falloit pour ainſi dire, une Régence

auſſi agitée, pour faire éclater les grandes qualités de cette Princeſſe. Elle rappella toute l'autorité des Conſeils dans ſa perſonne ; elle liſoit elle-même les dépêches: rien n'échappoit à ſes ſoins & à ſa prévoyance ; & elle porta ſes vûes dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du ſecours.

Ce fut par de ſi nobles ſoins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de réſiſter à toutes les forces de l'Eſpagne. Mais, comme elle ſentit bien dans la ſuite qu'elle avoit beſoin de troupes étrangeres pour former les ſiennes, & ſurtout d'un habile

bile Général, elle jetta les yeux ſur Frederic Comte de Schomberg, Capitaine déjà célebre par ſa valeur & par ſa capacité. Cette Princeſſe eut bien voulu lui confier le commandement général de ſes Armées : mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *Gouverneurs des Armes*, qui n'auroient pas conſenti aiſément à recevoir les ordres d'un Chef étranger. Ainſi le Comte de Soure, ſon Ambaſſadeur en France, convint par ſon ordre avec le Comte de Schomberg, qu'il ne paſſeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de Meſtre de Camp général de l'armée;

mais qu'il la commanderoit seul, si le *Gouverneur des Armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le Comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingt Officiers, tant Capitaines que Subalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander. Le Comte
1661. passa par l'Angleterre : il y vit le Roi Charles II, nouvellement rétabli dans ses Etats. Il avoit des ordres secrets de la Régente de pressentir si ce Prince Protestant n'auroit point d'éloignement d'épouser l'Infante de Por-

tugal. Le Comte s'acquitta avec adreſſe & avec ſuccès de ſa Commiſſion : il fit deſirer cette alliance au Roi, & à Hyde Chancelier d'Angleterre. La Reine, aſſurée de cette favorable diſpoſition, envoya dans ce Royaume le Marquis de Sande, pour continuer la négociation. Le Roi d'Eſpagne, qui en vit les conſéquences, n'oublia rien pour la traverſer. Il fit offrir à Charles juſqu'à trois millions, s'il vouloit épouſer une Princeſſe Proteſtante; & ſon Ambaſſadeur lui propoſa les Princeſſes de Dannemarck, de Saxe & d'Orange; & il lui dit que le

Roi ſon Maître marieroit comme ſa fille la Princeſſe ſur laquelle ſon choix tomberoit : mais le Chancelier d'Angleterre repréſenta ſi vivement au Roi quel intérêt il avoit à maintenir la Maiſon de Bragance ſur le Trône, & à ne pas ſouffrir que toutes les Eſpagnes fuſſent ſous la domination du même Prince, qu'il détermina Charles II à épouſer l'Infante : & on vit un Miniſtre Proteſtant faire épouſer à ſon Roi une Princeſſe Catholique, pendant qu'un Prince de cette Communion, & qui affectoit par préférence le titre de Roi Catholique,

offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une Princesse Protestante ; tant il est vrai que la raison d'Etat est la premiere Religion des Souverains, qui ne consultent que leurs intérêts.

Le Roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un Traité pour le Commerce entre les Etats Généraux & le Portugal. Il fit passer depuis dans ce Royaume un corps considérable de troupes sous les ordres du Comte d'Inchequin : mais l'ayant rappellé, il ordonna aux Anglois d'obéir au Comte de Schom-

berg ; en ſorte que ce Seigneur peu après ſon arrivée en Portugal ſe vit commander les troupes de trois Rois. Ce n'eſt pas que les Portugais n'euſſent leur Général : mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flattoit l'ambition de quelque Grand. Le Comte avoit la confiance de la Reine, & toute l'autorité. Il s'en ſervit pour établir une exacte diſcipline dans l'armée : il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de ſe camper avec avantage ; & il fit faire dans la ſuite des fortifications régulieres à la plûpart des Places fron-

tieres de ce Royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La Régente ayant trouvé un Général si habile, poussa la guerre avec vigueur: ses armes eurent presque partout d'heureux succès. Jamais les troupes n'avoient été en si bon état, ni si bien disciplinées. Le peuple bénissoit son Gouvernement; & la crainte & le respect tenoit les Grands dans une parfaite soumission. Un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques, & par des intrigues qui changerent toute la face de la Cour.

Pendant que la Régente

travailloit avec tant de ſuccès à affermir la Couronne ſur la tête du Roi ſon fils, ce Prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de ſa conduite. Il avoit l'eſprit bas, l'humeur ſombre & farouche : l'autorité de la Reine ſa mere lui étoit inſupportable. Il rejettoit avec mépris les avis de ſes Miniſtres : il ne pouvoit ſouffrir la compagnie des Seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui. Tout ſon plaiſir étoit de s'entretenir avec des Negres & des Mulâtres, ou avec de jeunes gens de la lie du peuple : il s'en étoit formé une petite Cour, malgré tous les ſoins

soins de son Gouverneur : il les appelloit ses braves : c'étoit son escorte ordinaire ; & il couroit la nuit avec eux les rues de Lisbonne ; & insultoit tous ceux qui étoient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le déréglement de son esprit avoit sa source dans une paralysie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, & qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts pour ne pas ajouter une éducation trop sévere à une enfance infirme, & dans l'espérance que le temps en fortifiant le corps adou-

ciroit ſon eſprit. Mais cette complaiſance ne fit qu'augmenter ſon indocilité. Sa ſanté devint à la vérité meilleure par le ſecours du temps & des remedes : les exercices les plus violens ne l'incommodoient point : il faiſoit des armes, & étoit fort bon homme de cheval : mais ſon humeur fut toujours également féroce. Il avoit plus d'emportement que de raiſon ; & l'âge ayant amené le temps des paſſions, il faiſoit venir juſques dans le Palais des femmes perdues, & ſouvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, & il y paſſoit la

plûpart des nuits dans des plaisirs faciles & honteux.

La Régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglemens feroient dans la suite tomber ce Prince du Trône, & même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années, & le fruit de ses soins : elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, & à mettre l'Infant en sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auroient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie : elle se flatta même de

pouvoir ramener l'eſprit du Roi en lui ôtant un certain Conti, fils d'un Marchand, dont il avoit fait ſon favori, & le Miniſtre ſecret de ſes plaiſirs. Il fut arrêté par ſon ordre : on l'embarqua auſſitôt ; & il fut conduit au Bréſil, avec défenſe ſous peine de la vie de revenir en Portugal. Le Roi parut d'abord conſterné de l'éloignement de ſon favori : il affecta enſuite un air plus tranquille, il parut même plus docile. La Régente ſe ſçavoit bon gré du parti qu'elle avoit pris; & ſes Miniſtres & les Courtiſans la félicitoient d'une entrepriſe qui avoit ſi heureuſement réuſſi.

Mais la tranquillité apparente du Roi cachoit de profonds desseins dont la Régente ne le croyoit pas capable ; & cette Princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des Courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécille.

Le Roi avoit confié sa douleur au Comte de Castel-Melhor, Seigneur Portugais, d'une naissance illustre, habile Courtisan, & plein d'ambition ; mais plus capable de conduire une intrigue de Cour que les affaires d'Etat. Le Comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous pré-

texte de plaindre ſa diſgrace, & de vouloir contribuer à ſon retour. Il dit à ce Prince qu'il ne devoit ſe prendre qu'à lui-même du malheur de Conti; qu'il étoit Roi, qu'il y avoit même long-tems qu'il étoit majeur, & qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit regner, pour voir tomber le pouvoir de la Régente; & qu'il feroit revenir enſuite Conti ſon favori, triomphant de la Reine même & de tous ſes ennemis.

Le Roi, flatté par des conſeils ſi conformes à ſa diſpoſition, lui abandonna toute ſa confiance : leur liaiſon étoit cependant cachée; ſa

faveur étoit encore un ſecret. Le Comte avoit exigé du Roi cette précaution, pour ne pas ſe rendre ſuſpect à la Reine. Cette Princeſſe ne laiſſa pas de s'appercevoir de ſon nouveau crédit ; & l'ayant rencontré à la ſuite du Roi, elle l'arrêta par le bras, & le regardant avec cet air de Majeſté qui faiſoit trembler tout le monde : *Comte*, lui dit-elle, *je ſuis bien inſtruite que le Roi prend créance en vous : s'il fait quelque choſe contre ma volonté, vous m'en répondrez ſur votre tête.*

Le Comte ne repartit au diſcours menaçant de la

Reine que par une profonde révérence, & suivit le Roi qui l'appelloit. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce Prince, qu'il lui rendit compte de ce que la Reine lui avoit dit. Il ajouta qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti; mais qu'il s'en consoleroit s'il voyoit son Maître affranchi d'une Régente si impérieuse, & qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de Roi, sans puissance & sans autorité.

Ce discours artificieux jetta le Roi dans des emportemens extraordinaires. Il vouloit aller sur le champ de-

mander lui-même à la Régente les Sceaux de l'Etat, qui font la marque de l'autorité fouveraine : mais le Comte, qui connoiffoit fa foibleffe & l'empire que la Reine avoit pris fur fon efprit, lui confeilla de fe retirer à Alcantara fans la voir, & delà d'envoyer des Couriers aux Magiftrats de Lifbonne & aux Gouverneurs des Provinces, pour faire fçavoir qu'il avoit pris en main le Gouvernement de fes Etats. Ce Prince par fon confeil fe traveftit le foir, & fuivi du Comte feul & de fes amis, il arriva la nuit à Alcantara. Il écrivit le

lendemain aux Secrétaires d'Etat de se rendre auprès de lui, il manda la garde Allemande, & il fit sçavoir dans tout le Royaume que la Régence de la Reine sa mere étoit expirée par sa majorité.

La plupart des Seigneurs de la Cour se rendirent aussitôt à Alcantara. La Cour de la Reine fut déserte; & elle s'apperçut bien-tôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette Princesse ne s'abandonna pas elle-même; & la maniere noble &

généreuse dont elle se dépouilla de le souveraine puissance fit voir qu'elle méritoit de régner plus longtemps, & qu'elle n'avoit même prolongé sa Régence que pour le bien de l'Etat. Elle écrivit un billet au Roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre Trône d'une maniére furtive & comme un Usurpateur; qu'il se rendit au Palais le lendemain, & que dans une assemblée des Grands & des principaux Magistrats de la Ville, elle lui remettroit entre les mains les Sceaux & le Gouvernement de ses Etats. Le Roi

Relation des troubles de Portugal. p. 67.

revint à Lisbonne ; & la Reine, en exécution de sa parole, convoqua les Grands du Royaume, les Titulaires & les Chefs d'Ordre ; & en leur présence, prenant les Sceaux renfermés dans une bourse : *Voilà*, dit-elle, en les présentant au Roi, *les Sceaux qui m'ont été confiés avec la Régence de vos Etats, en vertu du Testament du feu Roi Mon Seigneur : je les remets entre les mains de Votre Majesté avec l'autorité qui les accompagne, & je prie Dieu que tout réussisse sous votre conduite comme je le desire.* Le Roi les prit, & les donna au Secrétaire d'Etat. L'Infant

& tous les Grands furent baiser les mains de ce Prince, qu'ils reconnurent de nouveau pour leur Souverain.

La Reine avoit déclaré que dans six mois elle se retireroit dans un Couvent, & avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le Gouvernement. Le Favori, qui redoutoit la grandeur de son génie & le pouvoir si naturel d'une mere sur l'esprit de son fils, engagea le Roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La Reine, naturellement fiere & hautaine, ne put souffrir ce

manque de respect. Elle se jetta dans un Couvent. Désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celles que les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an dans sa retraite : elle mourut le 18 de Février de l'année 1660. Princesse d'un génie supérieur, & qui eut les vertus de l'un & de l'autre sexe : elle fit éclater sur le Trône toutes les grandes qualités d'une Souveraine; & il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais régné.

Le Roi n'étant plus retenu

par l'autorité de cette ſage Princeſſe s'abandonna ouvertement à ſon humeur féroce. Il attaquoit de nuit, avec ſes braves, tout ce qu'il rencontroit dans les rues; & il chargeoit même ſouvent le Guet & ceux qui veillent à la ſûreté publique. Il ne ſortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes hiſtoires tragiques. On redoutoit ſa rencontre comme celle d'une bête féroce, qui ſeroit échapée de ſes liens. Le Comte de Caſtel-Melhor diſſimuloit des déſordres qui faiſoient le fondement de ſon autorité; auſſi bon courtiſan que peu ha-

bile Ministre, fier dans les bons succès, abattu & sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le Roi Dom Alphonse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son Palais, abandonnoit à son Favori le Gouvernement de tout le Royaume, & ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flatterent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un Prince furieux

furieux & imbécille. Ils mirent une armée considérable sur pied, & à la tête, Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le Roi de Portugal lui opposa le Comte Schomberg, quoique le Comte de Villa-Flor eût le titre de Général. Le Roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa Couronne au Comte Schomberg. Ce grand Capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; & on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du Général Portugais, qui, jaloux de sa gloire, traversoit

tous les desseins qui pouvoient l'augmenter. Mais le Général François avoit la confiance de la Cour, & sur tout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un Commandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le Ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût gueres d'autre part que d'être le premier à qui on en adressoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours; & il jouissoit de l'autorité souveraine sous le nom du Roi. Il gouvernoit ce Prince comme une machine dont il faisoit agir les

ressorts à son gré & suivant ses intérêts. Il se servoit de son humeur violente, pour perdre sur de faux rapports ceux qui lui étoient suspects. C'est ainsi qu'il se défit de la plupart des Ministres de la Régente; & il les fit remplacer par des gens qui lui étoient entierement dévoués. Le Conseil & toute la Cour changerent de face; & on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au Ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier Favori de son Maître, & que ce Prince avoit fait revenir depuis peu du Brésil. Conti

lui étoit redoutable, par l'inclination que le Roi conſervoit pour lui. Il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit débarqué, qu'il lui fit faire déſenſe d'approcher de la Cour; & il lui en envoya l'ordre par le même Courier que le Roi avoit dépêché pour lui marquer la joie de ſon retour. Ce malheureux Prince, eſclave de ſon Miniſtre, n'oſoit le voir qu'en ſecret; & le Comte, pour rompre entierement un commerce qui auroit pû ruiner ſa fortune, fit accuſer Conti d'être complice d'une conſpiration contre le Prince, dont il n'y avoit ni preuve ni témoins,

& qui manquoit même de
vraisemblance, mais qui lui
servit de prétexte pour perdre
son rival.

Le Ministre défait de Conti
tourna ses vûes du côté de
l'Infant Dom Pedro, frere du
Roi. Ce jeune Prince devenoit
grand : ses inclinations
paroissoient nobles : & il attiroit
l'estime & les vœux
de tous les Portugais, par
la régularité de sa conduite,
& par la comparaison
qu'on en faisoit avec celle
du Roi.

Le Comte mit son frere
dans la maison de l'Infant,
dans la vûe qu'il pourroit
s'emparer de bonne heure

de ſa confiance, & que par ſon moyen il gouverneroit les deux freres en même-temps. Le jeune Prince reçut bien le frere du Favori : il le traitoit même avec diſtinction ; mais il ne lui donna aucune part dans ſa faveur : la place étoit priſe ; la Régente, qui avoit toujours regardé l'Infant comme l'unique ſoutien de la Maiſon Royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du Royaume. De ſages Gouverneurs & des amis fidèles firent enviſager à ce jeune Prince qu'il n'étoit pas impoſſible qu'il ne montât ſur le Trône, ſi le

Roi continuoit dans ſes dereglemens; & on lui laiſſa entrevoir qu'il n'étoit pas bien ſûr que ſon frere put jamais avoir des enfans: mais on lui fit appréhender en même-temps le crédit & les artifices du Comte, ſi intéreſſé, par ſa propre grandeur, à faire durer le regne d'Alphonſe. Ces vœux différens formerent inſenſiblement deux cabales à la Cour: celle du Comte étoit la plus nombreuſe; & il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la ſource des graces: mais les anciens Miniſtres, qui prévoyoient qu'un Gouverne-

ment auſſi violent que celui du Roi ne pourroit pas durer long-temps, & les plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne pouvoient ſe réſoudre à plier ſous l'autorité du Favori, faiſoient leur cour à l'Infant, comme à l'héritier préſomptif de la Couronne.

Le Comte qui s'apperçut que le parti qui lui étoit oppoſé ne ſe ſoutenoit que par les bruits que ſes ennemis répandoient de l'infirmité du Roi, réſolut de les faire tomber par le mariage de ce Prince. Ce fut par ſon conſeil qu'il fit demander à la France pour

femme

femme Marie Elisabeth Françoise de Savoie, fille de Charles Amedée, Duc de Nemours, & d'Elisabeth de Vendôme. Cette Princesse lui fut accordée. César d'Estrées, son oncle, à la mode de Bretagne, Evêque & Duc de Laon, & si connu dans toute l'Europe sous le nom illustre du Cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce Prélat étoit accompagné du Marquis de Ruvigni, Ambassadeur extraordinaire de France, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de personnes de qualité, amis & serviteurs de la Maison de Savoie, ou attachés

par différens engagemens à celles de Vendôme & d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes. Toute la Cour admira la rare beauté de la jeune Reine : l'Infant en parut vivement touché : le Roi seul étoit insensible à ses charmes ; & on ne fut pas longtemps sans soupçonner que la qualité de Reine & de Femme du Roi, n'étoit qu'un vain titre, dont on tâchoit de couvrir la foiblesse de ce Prince.

Le Ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune

Princeſſe avec le même empire qu'il faiſoit le Roi ſon Maître : il eut d'abord pour elle de grands égards ; mais il ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que cette Princeſſe avoit le courage trop haut, pour vouloir dépendre d'un de ſes ſujets. Le Miniſtre, pour s'en venger, ne perdoit aucune occaſion de lui faire ſentir ſon pouvoir. On lui cachoit avec ſoin les affaires d'Etat : celles des Particuliers, auxquelles il paroiſſoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer. C'étoit un titre d'excluſion pour le Miniſtre que la recommanda-

tion de la Reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions, ni celles de sa Maison, sous prétexte que les charges de l'Etat & les besoins de la guerre consommoient tous les fonds du Trésor Royal. Et le Roi, que son Favori tenoit par les cordons, & qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient desagréables, fit des brusqueries si violentes à l'Infant & à la Reine, qu'on la vît plusieurs fois sortir de l'appartement du Roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les Dames du Palais, & ses

Officiers qu'on ne payoit plus, lui attirerent la compaſſion de tous ceux qui n'étoient pas eſclaves de la faveur : ce fut un troiſieme parti qui ſe forma à la Cour. On ne parloit que de la ſtérilité de la Reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit ſoin d'augmenter les ſoupçons du Public, au ſujet d'une porte que le Roi avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la Reine, & dont lui ſeul cependant ſe reſerva la clef. La Reine, parut allarmée d'une nouveauté, qui expoſoit, diſoit-elle, ſa vertu & ſa gloire. Ses Partiſans

Mémoires de Fremont d'Ablancourt.

publioient que le Miniſtre vouloit que le Roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, & qu'il ſe flattoit, à la faveur de cette porte myſtérieuſe, de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine.

Cette Princeſſe découvrit à ſon Confeſſeur les ſcrupules de ſa conſcience, & en fit confidence, par ſon ordre, au Confeſſeur de l'Infant. Ces deux Religieux leur propoſerent d'agir de concert dans une conjoncture ſi délicate, & où ils avoient l'un & l'autre de ſi grands intérêts, quoiqu'en. apparence oppoſés. Leurs créatures convinrent

qu'il n'étoit pas impoſſible de les concilier. On fit revivre les premiers deſſeins de la Régente. Ces deux cabales ſe réunirent, & ne formerent plus dans la ſuite qu'un même parti: la Reine eut même l'habileté d'y faire entrer le Comte de Schomberg qui étoit à la tête de l'Armée: & l'Infant qui ne mettoit point de bornes à ſes deſirs ni à ſes eſpérances, s'aſſura en même temps des premiers Magiſtrats de la Ville, & de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

Le Roi par lui-même n'étoit qu'un vain phantôme de la Royauté, & aiſé à détruire;

mais il étoit ſoutenu par un Miniſtre adroit, ambitieux, & qui ſçavoit faire valoir ce nom ſi reſpectable de Souverain. Il étoit queſtion avant toutes choſes d'arracher du Palais un homme ſi habile, & qui ne ſe deſſaiſiroit que le plus tard qu'il pourroit du Gouvernement de l'Etat. On gagna ſecrettement un de ſes amis, qui lui donna avis que l'Infant lui attribuoit tous les mauvais traitemens qu'il recevoit du Roi; que ce Prince avoit juré ſa perte, & qu'il n'étoit pas en ſureté, s'il s'opiniâtroit à reſter à la Cour. Le Miniſtre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné : s'en fit un

prétexte pour redoubler la garde, & pour faire prendre les armes à tous les Officiers du Palais ; & il vouloit que le Roi allât lui-même à leur tête arrêter l'Infant chez lui. Mais le Roi furieux de nuit, & contre ceux qui ne se défendoient point, rejetta un dessein où il prévoyoit de la résistance, & il se contenta d'écrire à l'Infant de se rendre auprès de lui. Ce Prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire, qu'il disoit que le Comte avoit publiés contre lui, & il représenta au Roi que le Ministre étoit maître du Palais, & qu'il ne pouvoit pas

y entrer qu'il n'en fût sorti. Le Roi & l'Infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, & qui furent rendues publiques. Le Roi offrit enfin d'envoyer le Comte se jetter à ses pieds, & lui demander pardon : mais l'Infant, qui avoit de plus grandes vûes que de se venger d'un discours dont il étoit même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du Palais. La Cour & la Ville étoient dans une agitation continuelle ; tout se disposoit à une guerre civile. Le Comte s'apperçut avec douleur que le Comte de Schomberg n'étoit pas dans ses

intérêts. La plûpart des Grands ſe déclarerent hautement pour le Prince Dom Pedro ; & ſes amis & ſes propres parens lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point ſe perdre avec lui, & qu'ils n'étoient point en état de réſiſter au parti de l'Infant, ſoutenu de celui de la Reine. Le Comte, ſe voyant abandonné de ſes propres créatures, s'abandonna lui même : il ſortit du Palais, de nuit & déguiſé. Il ſe retira d'abord dans un Monaſtere à ſept lieues de Liſbonne, d'où il paſſa en Italie, & il chercha un aſyle à la Cour de Turin.

L'Infant vint ensuite au Palais sous prétexte de rendre ses devoirs au Roi. Tout ploya sous son autorité, & il écarta ce qui restoit de créatures du Ministre. Le Roi, destitué de Conseil, étoit pour ainsi dire à sa discrétion. Ce Prince n'osoit cependant toucher à la Couronne, à moins de s'exposer à passer pour un Usurpateur. Il falloit que la Souveraine Puissance lui fût déferée par une autorité légitime; & il n'y en avoit point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie que l'Assemblée générale des Etats du Royaume.

Le Roi ſeul pouvoit la convoquer : on lui en fit la propoſition ſous le prétexte ordinaire des beſoins de l'Etat , & on lui repréſenta qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ſes plus fideles Sujets. Ce Prince n'étoit point ſi ſtupide , qu'il ne ſe doutât bien qu'une pareille Aſſemblée étoit une Conſpiration contre ſon autorité. Prévenu de cette opinion , il éluda long-temps de répondre à pluſieurs Requêtes que l'Infant lui fit préſenter par différens Corps de l'Etat. Enfin , le Conſeil en dreſſa une delibération qu'on fit ſigner à ce malheu-

reux Prince, & qui par cette démarche ſigna lui-même ſa perte & ſon abdication. L'Aſſemblée par cet Acte étoit convoquée pour le premier de Janvier de l'année 1668.

Mémoires de Fremont d'Ablancourt, p. 340.

L'Infant étant venu à bout de cette entrepriſe, qu'il regardoit comme le fondement de ſon élévation; la Reine, de concert avec lui, parut à ſon tour ſur la ſcene: elle ſe retira d'abord dans un Couvent. Elle n'y fut pas plutôt, qu'elle écrivit au Roi, que, preſſée par ſa conſcience, elle avoit cru être obligée de quitter le Palais; que perſonne ne ſçavoit

mieux que lui qu'elle n'étoit point ſa femme ; qu'elle lui demandoit pour toute grace ſa dot, & la permiſſion de retourner dans ſa Patrie, & de chercher un aſyle dans le ſein de ſa famille.

Le Roi n'eut pas plutôt reçu cette Lettre, qu'il courût au Couvent comme un furieux pour en arracher la Reine. Mais l'Infant, déjà plus maître que lui dans ſa Capitale, & qui avoit bien prévu cette ſaillie, ſe trouva à la porte du Couvent avec tous les Seigneurs de ſon parti. Il empêcha le Roi de s'en faire ouvrir les portes, & il ramena ce Prince au Pa-

lais, qui prenoit tout haut ſes Maîtreſſes à témoin de ſa ſanté, & qui menaçoit également l'Infant & la Reine.

L'Infant peu inquiet de ſes menaces, deſtituées de conſeil & de forces, réſolut de donner le dernier coup à ſon autorité : il ſe rendit le lendemain au Palais. Il étoit accompagné de toute la Nobleſſe, des Magiſtrats & de la Maiſon de Ville; & une foule innombrable de peuple le ſuivoit pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le Palais, où tous les Conſeillers d'Etat l'attendoient, & après avoir eu avec eux une cour-

23 Novembre 1667.

te

te conférence, il envoya arrêter le Roi dans ſon appartement.

On lui fit enſuite ſigner ſon abdication. L'Infant n'oſa cependant prendre le titre de Roi; il ſe contenta de celui de Régent, qui lui fut confirmé par les Etats Généraux du Royaume, qui lui prêterent en cette qualité le ſerment de fidélité. Les premieres vues de ce Prince furent de ſe procurer la paix avec l'Eſpagne. Le Roi d'Angleterre s'en rendit Médiateur; & le Roi d'Eſpagne, par un Traité ſolemnel, reconnut la Couronne de Portugal indépendante

13 Février 1668.

de celle de Castille.

Il manquoit au bonheur du Régent de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette Prin-
22 Novembre 1667. cesse en entrant dans le Couvent avoit présenté une Requête au Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du Siege, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pû être consommé pendant après de quinze mois d'habitation. Le Chapitre le
24 Mars 1668. déclara nul, *sans autre contestation que celle du Promoteur par négation, & au défaut de partie*, ainsi que por-
Relation des te la Sentence; *l'empêchement étant tenu pour morale-*

ment assuré, & sans qu'il fut besoin d'autres preuves, ni de plus long délai. Et au moyen de ces formalités que la plûpart des Juges sçavent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le Regent se vit en état de pouvoir épouser la Reine. On lui conseilla cependant, *pour l'honnêteté publique*, d'obtenir une dispense du S. Siége. Heureusement, & par un concours de hasards qui paroissoient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette dispense. On avoit obtenu ce Bref du Cardinal de Vendôme, Légat *à Latere*, & qui

troubles arrivés dans la Cour de Portugal. A Paris chez Cloussier.

avoit été revêtu de cette dignité passagere pour assister au nom du Pape à la cérémonie du Baptême de Mon-
2 Mars 1668. seigneur le Dauphin. L'Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archevéché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au Régent & à la Reine, en vertu de ce Bref, qui fut depuis confirmé par celui du Pape Clement IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs consciences, & à la tranquillité du Royaume.

10 Décembre 1668. Le Roi Dom Alphonse fut confiné aux Isles Terceres, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui

s'intéresse toujours pour les malheureux, disoit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa Couronne & sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa Patrie : mais un Prince détrôné ne trouve gueres de protecteurs. Il n'y eut aucun Grand qui osât parler en sa faveur, & on s'apperçut bien que le Régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675, que le Régent l'en retira. Il le fit revenir en Portugal, sur le soupçon qu'il eut qu'il s'é-

toit formé un parti pour l'enlever des Isles Terceres, & le rétablir sur le Trône. Il mourut près de Lisbonne en l'année 1683, & par sa mort le Régent prit enfin le titre de Roi, qui lui manquoit, & qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux Prince.

FIN.

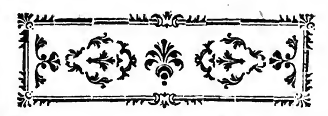


TABLE DES MATIERES.

A.

ABDALA, Roi de Maroc page 19

ACUCNA; Archevêque de Lisbonne. Caractere de ce Prélat, 79. 80. Son discours à la Noblesse confédérée, pour l'exciter à la révolte, & à secouer le joug de la domination Espagnole, 82 *& seq.* Il est chargé par les amis du Duc de Bragance du soin du Gouvernement après la révolution 199. Il tâche à faire entrer dans l'administration de l'Etat l'Archevêque de Brague, 200. Il fait préparer tout dans Lisbonne, pour que le

nouveau Prince fasse son entrée avec pompe & magnificence, 203. Il fait retirer la Vice-Reine du Palais, 204.

AÏAMONTÉ, Seigneur Castillan, dont le Roi de Portugal se sert pour tenter de faire soulever l'Andalousie, 230. Renvoie à ce Prince un paquet qui contenoit le plan d'une conspiration que les Espagnols avoient formée contre la Maison de Bragance, 252. Caractere de ce Seigneur Castillan, 270. Il écrivit secrettement au Duc de Medina-Sidonia pour l'engager dans une révolte, 271. Le Comte-Duc le fait arrêter, 300. Le Comte-Duc d'Olivarez use d'une insigne supercherie pour lui faire avouer son crime, 317, 318. Il montre une fermeté digne des plus grands Héros en allant au supplice, 119.

ALAINS Sueves, Vandales qui dépendoient de l'empire des Gots, peuples barbares & féroces, s'emparent des Eſpagnes, 4.
ALARBES, Milice parmi les Maures, plus propre au pillage qu'au combat, 24.
ALBE, le Duc d'Albe, Grand Capitaine, Général des Troupes de Philippe II, Roi d'Eſpagne, ſe rend maître du Portugal, 41.
ALMADA, Chateau proche de Liſbonne, 94.
ALMEÏDA, un des Chefs de la Révolution, ſon caractere, 80. 81, porte la parole au nom des trois Conjurés qui venoient conférer avec le Duc de Bragance, & il lui fait un détail des malheurs que l'Eſpagne fait ſouffrir au Portugal, 99. Attaque la Garde Allemande, avec une vigueur

étonnante, 172.
ALMANZOR, Caliphe des Arabes, se rend maître des Espagnes par ses Lieutenans, 5.
ALPHONSE VI, Roi de Castille & de Leon, donne une partie du Portugal, avec une de ses filles nommée Thérèse, à Henri Comte de Bourgogne, pour le récompenser d'avoir défait & chassé les Maures de son Royaume, 7, 8.
ALPHONSE de Bourgogne, fils du Comte Henri I, Roi de Portugal, succéde à l'Empire de son pere & à sa valeur, 9.
ALPHONSE VI, Roi de Portugal, succede, à l'âge de treize ans, au Roi Dom Juan, son pere, 324. Caractere de ce jeune Prince, 336. Ses déréglemens, 337, 338. Sa retraite à Alcantara, 345. Prend le Gouvernement de ses Etats, par le conseil pernicieux de

son Ministre, 347. Epouse Marie-Elisabeth-Françoise de Savoye, princesse de Nemours, 361. Est arrêté dans son Palais, 376. Signe son abdication, *ibid.* Ce malheureux Prince est confiné aux Isles Terceres, 380. En revient, & meurt proche de Lisbonne, 381.

ANTOINE & Louis d'Almada, Seigneurs qui ont beaucoup de part à la Révolution, & ennemis outrés de l'Espagne, 82.

ANTOINE de Portugal, Chevalier de Malthe, Grand Prieur de Crato, prétendant à la Couronne, 35. Le peuple le proclame Roi, 41. Est défait par le Duc d'Albe, *ibid.*

ASTURIES, Pays où se refugierent les Espagnols qui ne voulurent pas se soumettre à la domination des Maures, 5.

AVEÏRO, le Duc d'Aveïro pousse la cavalerie des Maures à la bataille d'Alcacer, 30.

B.

BAËZE, riche Marchand Juif, entre dans la conspiration, que les ennemis dela Maison de Bragance avoient formée contre le Roi de Portugal, 250. Est mis à la question, confesse son crime, & découvre quel dessein ils avoient pris, 259, 260.

BRAGANCE, Dom Jacques Duc de Bragance aspire à la Couronne de Portugal après la mort du Roi Henri, du chef de Catherine de Portugal, sa femme, fille du Prince Dom Edouard, 35. Ne se met pas en état de soutenir ses droits contre le Roi d'Espagne, par la voie des armes, 41.

BRAGANCE, second du nom; Dom Juan de Bragance, petit fils de Dom Jacques, son caractere, 50. Le Roi d'Espagne, par l'avis de son zèlé Ministre, pour le tirer de Portugal, lui offre le Milanois, 58, 59. Le nomme Général des Troupes de Portugal par commission particuliere, pour cacher sa fourberie avec plus d'adresse, 65. Le veut faire arrêter, 67. Le Duc de Bragance vient à Lisbonne: toute la Ville s'émeut à son arrivée, 95. Sa réponse aux Députés de la Noblesse confédérée, 103, 104. Tous les Ordres de l'Etat le proclament Roi, 192. Tente de faire soulever l'Andalousie, 230. Sa mort, & son caractere, 322, 323.

BRAGANCE, Louise de Gusman, Duchesse de Bragance, carac-

tere de cette Princesse, 106. Sa réponse au Duc son mari au sujet de la Couronne de Portugal, 114, *& suiv.* Elle répond fierement à l'Archevêque de Lisbonne, 266. Est nommée Régente, 323. Elle montre une extrême sagesse dans le Gouvernement, 325. Elle donne sa fille en mariage au Roi d'Angleterre, quoique de différente Religion, 332. Elle souffre beaucoup de chagrin domestique que lui cause la vie déréglée du Roi, son fils, 337. Son Discours au Comte de Castel-Melhor, favori de ce Prince, 343. Au Roi, en lui présentant les Sceaux qu'elle lui remettoit, 347. Se retire dans un Couvent, & y meurt, au bout d'un an, toute occupée des grandeurs du Ciel, 349.

C.

CATHERINE, d'Autriche, Régente de Portugal pendant la minorité du Roi Dom Sébastien, 15.

CATHERINE de Médicis, prétendante à la Couronne de Portugal, 37.

CATHERINE de Portugal, fille de Dom Juan IV, Reine d'Angleterre, 332.

CAMINE. Le Duc de Camine fomente une conjuration contre le Roi de Portugal, 246. Il est arrêté 254, & exécuté à mort, 265.

CASTILLE. Louis de Castille, Confident du Duc de Medina-Sidonia, négocie avec le Marquis d'Aïamonté, 276, & *suiv.*

CASTEL-MELHOR, Favori & Ministre d'Alphonse VI, Roi de Portugal, son caractere, 341. Conseille au Roi de

prendre le Gouvernement de ses Etats, 341, 342. Engage ce Prince de manquer de respect à la Reine sa mere, pour l'obliger, par ce manque de respect, à quitter la Cour, 348, 349. Ce favori fin & habile gouverne le Roi & le Royaume avec une autorité absolue, 359. Met son frere auprès de l'Infant pour lui tenir lieu d'espion, 360. Se brouille avec ce Prince, 361. Il s'attire la haine de la Reine, femme du Roi, 366. Il rend à l'Infant & à la Reine de mauvais offices auprès du Roi, 367. Aveuglé d'une passion brutale de gouverner, il conseille au Roi d'aller à la tête de ses Gardes arrêter l'Infant, 371. Ne sçachant où donner de la tête, il sort de la Cour & du Royaume, 372.

CARDENAS, Meſtre de Camp Général, arrêté dans la révolution, 190.
CHERIFS, leur Loi qui appelle à la Couronne les freres du Roi dernier mort, préférablement à ſes enfans, 20.
CIUDAD-REAL. Le Duc de Ciudad-real entre dans Cadix à la tête de cinq mille hommes, 300.
CONTI, fils d'un marchand de Liſbonne, premier Favori d'Alphonſe Roi de Portugal, 339. La Régente le fait arrêter, & l'envoye au Breſil, *ibid.* Le Roi le fait revenir; mais le Comte de Caſtel-Melhor le ſupplante & le fait exiler, 358, 359.
CORRE'E, premier commis de Vaſconcellos, reçoit quelques coups de poignard dans le tems de la révolution, 113. N'en meurt pas, & conjure depuis

contre le Roi de Portugal, 242. Est exécuté avec ses complices, 265.
COUTIGNO, un des principaux Chefs de la noblesse confédérée, délivre les prisonniers, 193.
LA Couronne de Portugal reconnue par un Traité solemnel indépendante de celle d'Espagne, 377.

D.

DELCAMPO, Gouverneur de la Citadelle de Lisbonne, la livre à la Noblesse confédérée, 195.
DIEGO Carcez-Palleja défend, l'épée à la main, l'entrée de l'appartement de Vasconcello, 173.

E.

ESPAGNE. Puissance de cette Monarchie sous l'Empire de Charles-Quint, & le regne

de Philippe, II. 100, 101.
LES ESPAGNOLS condamnent la conduite que le Comte Duc d'Olivarez tient à l'égard du Duc de Bragance, 70.
UN ESPAGNOL dit que la Couronne de Portugal n'avoit coûté qu'un feu de joie au Duc de Bragance, 214.
ESTRE'ES, César d'Estrées, oncle, à la mode de Bretagne, de la Reine de Portugal, Evêque & Duc de Laon, si connu sous le nom illustre du Cardinal d'Estrées, 363.
ETATS Généraux de Portugal, reconnoissent Philippe II Roi d'Espagne, 40. D'autres Etats font depuis la même déclaration en faveur du Duc de Bragance, 227, 228.
Convocation des ETATS par le Roi Alphose VI, 351. Prêtent serment de fidelité au Régent, 376.

EVORA ; le peuple de cette Ville se souleve contre les Espagnols, 57.

F.

FERNAND de la Cuéva rend la Citadelle de S. Juan au Roi de Portugal, 218.

FERREIRA, Marquis de Ferreira, parent du Roi de Portugal, opine à faire exécuter tous ceux qui avoient conspiré contre la Maison de Bragance, 262, & suiv.

G.

GARRAY Mestre de Camp Général des troupes Espagnoles, sert de parain au Duc de Medina Sidonia, 316.

GOA, tout ce qui relevoit de la Couronne de Portugal dans les Indes & dans l'Affrique, reconnoissent le nouveau Roi, 232.

GOUVERNEURS des Armes, ou Généraux d'Armées chacun dans leurs Départemens, 330.

H.

HAMET, Prince Arabe, frere du Roi de Maroc, commande la Cavalerie à la bataille d'Alcacer, 27.
HENRI, Comte de Bourgogne, issu de Robert Roi de France, chasse les Maures d'une partie du Portugal, 7.
HENRI, Cardinal Archevêque d'Evora, & depuis Roi de Portugal, ne veut point déclarer son successeur; 39.
HYDE, Chancelier d'Angleterre, détermine Charles II à épouser l'Infante de Portugal, 332.

I.

INCHEQUIN, Général des Troupes Angloises en Portugal, 333.

Le Grand INQUISITEUR de Portugal conjure contre le Roi, 240. Arrété & condamné à une prison perpétuelle, 261.

DOM JUAN, Prince de Portugal. fils du Roi Dom Juan III, mort avant le Roi son pere, 15.

DOM JUAN d'Autriche, fils naturel du Roi Philippe IV, Roi d'Espagne, commande l'armée contre le Portugal, 352.

JUIFS conspirent contre le Roi de Portugal, & la Maison de Bragance, 245.

JULIEN: le Comte Julien, Seigneur Espagnol, introduit les Infideles en Espagne, 5.

L.

LEMOS & Corrée, Chefs du peuple de Lisbonne, s'engagent à le faire déclarer contre les Espagnols, 137.

LOUIS de Camara, de la Compagnie de JESUS, Précepteur du Roi Dom Sebaſtien, 16.

M.

MAHAMET, Roi de Maroc, dépouillé de ſes Etats, cherche un aſyle à la Cour de Portugal, 21. Se noie en paſſant la riviere de Mucazen, 34.

MARGUERITE de Savoie, Ducheſſe de Mantoue, Vice-Reine de Portugal, 48. Ses plaintes de la conduite de Vaſconcellos, 128. Veut appaiſer la Nobleſſe confédérée, 184.

MATTOS: Dom Sebaſtien Mattos de Norognia, Archevêque de Brague, ſa bravoure à contre-temps, 188. Sa paſſion violente de conjurer contre la Maiſon de Bragance, 225. Eſt arrêté, 255. Meurt en priſon, 267.

MELLO, Grand Veneur, un

des Chefs des Confédérés, 145. Désarme la garde du Palais. 172.
MENDOZE, autre Chef de la Nobleſſe, 99. Va trouver le Duc de Bragance, confere avec lui à la chaſſe, 124. Lui annonce le ſuccès de la révolution, 207.
MENEZE's, Dom Alexis Menezès, Gouverneur du Roi, Dom Sebaſtien; 16.
Antoine de MENEZE's ſa réponſe à la Vice-reine, 185.
MEDINA-SIDONIA, Gaſpard Perez de Guſman Duc de Medina-Sidonia beau-frere du Roi de Portugal, ſonge, à ſon exemple, & par ſes conſeils, à ſe faire Souverain de l'Andalouſie, 176. Il fait négocier cette affaire par le Marquis d'Aïamonté, 277. Ses deſſeins découverts, 272. Eſt appellé à la Cour par le Comte d'Oli-

varez, 300. Le Roi lui accorde sa grace, 303. Il fait appeller en duel le Roi de Portugal, 306. Le cartel que le comte Duc d'Olivarez fait publier pour appeller en duel le Roi de Portugal, 207 *& suiv.*

MULEÏ-MOLUC, Roi de Maroc, quoiqu'à l'extrêmité, se trouve à la bataille d'Alcacer, & finit ses jours d'une maniere fort glorieuse, 32.

N.

NOROGNA, un des Chefs de la Noblesse; sa réponse brusque à la Vice-Reine: l'Archevêque de Brague le veut tuer, 188.

O.

OLIVAREZ, le Comte Duc d'Olivarez de la Maison de Gusman, premier Ministre de Philippe IV, Roi d'Espagne,

ſa politique à l'égard des Portugais, 4. Il tâche d'attirer en Eſpagne le Duc de Bragance, & pour cet effet lui offre pluſieurs Charges qu'il refuſe, 59. Son diſcours adroit & fin pour déguiſer au Roi d'Eſpagne la révolte du Portugal, 224, 225. Il ſe ſert du pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit du Roi pour obtenir la grace du Duc de Medina, ſon parent, 298.

OZORIO (Dom Lopez) commandant une Eſcadre de Vaiſſeaux Eſpagnols, a un ordre ſecret d'enlever du Portugal le Duc de Bragance, 65.

P.

PARME : le Duc de Parme prétend à la couronne de Portugal, 65.

PELAGE jette les fondemens du Royaume de Laon, ou d'Oviedo, 5.

Dom Pedro, Infant de Portugal, frere du Roi Alphonse, s'unit d'intérêt avec la Reine, sa belle-sœur, 345. Il fait arrêter le Roi 376. Lui fait ensuite signer son abdication, *ibid.* Prend le Gouvernement de l'Etat, sous le titre de Régent, *ibid.* Epouse la Reine, sa belle-sœur, 379. Et par la mort du Roi, son frere, est reconnu par tous les Etats Roi de Portugal, 387.

Philippe II, Roi d'Espagne, un des prétendans à la Couronne de Portugal, après la mort du Cardinal Dom Henri qui étoit Roi, 35.

Philippe IV, Roi d'Espagne : caractere de ce Prince, 294, 295. Ce qu'il dit au Comte d'Olivarez au sujet de la Maison des Gusmans, 294. Il offre, lui qui affecte par préférence le titre de Roi Catho-

lique, trois millions au Roi d'Angleterre, s'il veut épouser une Princesse Protestante, 331.

Pinto-Ribeiro, Intendant du Duc de Bragance : sa différente conduite à l'égard des Portugais qu'il vouloit engager dans les intérêts du Roi son Maître, 74 & *suiv.* Son discours plein de confiance à un de ses amis au moment de la révolution, 175.

R.

Relation, Cour Souveraine en Portugal, 193.

Roderic, le dernier Roi des Gots en Espagne, 5.

Ruvigni : Marquis de Ruvigni, ambassadeur Extraordinaire de France en Portugal, accompagne la Princesse de Nemours, mariée au Roi de Portugal, 361.

S.

SAA, Grand Chambellan, tue d'un coup de piſtolet Vaſconcellos, Miniſtre d'Etat, 180.

SALDAIGNE, un des principaux chefs de la révolution, 146.

SANCHE, Tréſorier du Roi d'Eſpagne en Portugal, arrêté dans le temps de la révolution, découvre les deſſeins du Duc de Medina-Sidonia, qui vouloit ſe rendre Souverain dans l'Andalouſie. 292.

SANDE, Marquis de Sande Ambaſſadeur de Portugal en Angleterre, y conclut le mariage de l'Infante avec le Roi, 331.

SAVOIE : Philbert-Emmanuel Duc de Savoie, un des prétendans à la couronne de Portugal, 35.

SECRET. La révolution qui arriva en Portugal, l'année 1640, fut un miracle du secret, 221.

SCHOMBERG, Fréderic Comte de Schomberg paſſe en Portugal, 339. Remporte pluſieurs victoires conſidérables ſur les Eſpagnols, & affermit par ſa valeur la Couronne dans la Maiſon de Bragance, 370.

SOAREZ d'Albergaria, Corrégidor de Liſbonne, eſt tué dans la révolution, 176.

SOURE, le Comte de Soure, Ambaſſadeur de Portugal en la Cour de France, négocie avec le Comte de Schomberg, 330.

T.

THEODOZE, Duc de Bragance: ſon caractere, 50.

TUBAL: les Eſpagnols prétendent deſcendre de Tubal, 3.

V.

VASCONCELLOS, Ministre absolu du Roi d'Espagne en Portugal, 48. La dureté & la cruauté de son Gouvernement fait prendre la résolution à la noblesse de l'immoler à la haine publique, 142. Il est tué dans la révolution, 181 Caractere singulier de ce Ministre, 182.

VILLAREAL: le Marquis de Villareal conjure contre la Maison de Bragance avec l'Archevêque de Brague, 240. Est arrêté, 249 Et exécuté à mort. 254.

VELASCO: Nicolas de Velasco, Religieux de l'Etroite Observance de S. François, Castillan, négocie en Portugal contre les intérêts de son Roi, 280. Il découvre son secret à un autre Castillan, nommé

Sanche qui étoit plus fin & plus rusé que notre Cordelier, 286

VILLENES : discours génereux de Donna Philippe de Villenes à ses enfans, au moment de la révolution. . 170, 171.

VILLAVICIOZA, séjour ordinaire des Ducs de Bragance, 56.

X.

XABREGAS, Maison Royale à l'extrêmité de Lisbonne, 264.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de MOREAU, rue Galande.

APPROBATION.

De M. Richard, Doyen des Chanoines de l'Eglise Royale & Collegiale de Sainte Opportune à Paris, Prieur-Seigneur de Regny, & de l'Hôpital, sous Rochefort, Censeur Royal des livres.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, 1°. *L'Histoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine ;* 2°. *L'Histoire de l'Origine & de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules ;* 3°. *L'Histoire des Révolutions de Portugal ; l'Histoire des revolutions de Suede ;* 5°. 4°. *Plusieurs Dissertations sur l'Histoire de France, par M. l'Abbé de Vertot, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

Il ne faut que le nom d'un Historien aussi célèbre que l'est celui de l'Auteur de cet Ouvrage, pour engager le Lecteur à s'en faire une étude particuliere

L'utilité & l'agréable s'y présentent également partout; & en même-temps on y trouve la beauté de la narration, la pureté du langage, la netteté des expressions, la vérité des faits, avec la solidité des preuves qui les établissent. On y admire, dans les additions judicieuses qu'il a faites, des réflexions politiques qui serviront à rendre précieuse la réimpression de ces Livres, qui ont déjà reçu de si grands applaudissemens en France & dans les Pays étrangers, où l'on attend avec impatience cette nouvelle édition. Fait à Paris, le neuf Mai 1720.

L'ABBÉ RICHARD.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Œuvres de M. l'Abbé de Vertot* ; & je crois que le Public recevra avec plaisir cette nouvelle Édition. A Paris ce 10 Janvier 1767. MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé JEAN-LUC NYON, pere, Libraire, Nous a fait expofer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public *les Œuvres de M. l'Abbé de Vertot ; sçavoir, l'Histoire de Malthe ; les Révolutions Romaines ; les Révolutions de Suéde & les Révolutions de Portugal*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Continuation de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par

tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; conformément aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera en-

ſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers, Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le dix-huitième jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en ſon Conſeil.
LE BEGUE.

Regiſtré le préſent Privilége, enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 1288, fol. 1668, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 10 Mars 1767. GANEAU, Syndic.

J'ai associé au présent Privilége Messieurs Aumont, Babuty fils, Brocas, Durand, Guillyn, Humblot, Delallain, Panckoucke, Saugrain le jeune & la veuve Savoye, pour en jouir conjointement avec moi, suivant leurs parts & portions. A Paris le 2 Mars 1767. NYON.





